

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 48.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, l'aligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 25 NOVEMBRE 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achève, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargneront le trouble d'envoyer un collecteur, et nous acceptons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

## LES REPRÉSENTANTS DE LA FRANCE

**M. Thors.**—M. Joseph-Henri Thors est né à Amsterdam, en 1839, où il a fait de brillantes études et n'a pas tardé à se distinguer dans la carrière des affaires où l'appelaient une intelligence ouverte et la connaissance approfondie des éléments qui constituent aujourd'hui le domaine de la haute Banque.

A un âge où d'autres cherchent encore leur voie, M. Thors était appelé aux fonctions de sous-directeur d'un des établissements les plus importants de Paris, la Banque de Crédit et de Dépôt des Pays-Bas. C'est là, sous la direction de M. Bamberger, dont la réputation de capacité est universelle, que M. Thors sut acquérir cette science des affaires, ce coup d'œil exercé, ce renom de prudence qui le désignent tout naturellement au choix des sommités financières de la France, lorsque, après la guerre franco-allemande, la fusion de la Banque de Crédit et de Dépôt des Pays-Bas avec la Banque de Paris fut décidée.

Le nouvel établissement, qui dès lors porta le titre de Banque de Paris et des Pays-Bas, créé avec un capital de 120,000,000 francs, et administré par des hommes dont la réputation n'était plus à faire, ne tarda pas à devenir la première institution du continent, et son intervention dans toutes les grandes opérations financières des dix dernières années, à commencer par les deux emprunts de guerre français, en fut la conséquence naturelle. Nous trouvons, parmi les administrateurs, M. Dutilleul, grand officier de la légion d'honneur, ancien ministre des finances, et qui fut pendant de longues années directeur du mouvement des fonds de ce même département; M. Joubert, officier de la légion d'honneur, avec M. Goschen, actuellement ambassadeur de l'Angleterre à Constantinople, le réorganisateur des finances de l'Égypte; M. Duclerc, l'un des chefs les plus importants et les plus écoutés du parti républicain modéré; M. Stern, de la grande maison européenne de ce nom, un des jeunes financiers les plus distingués de son temps; M. le comte de Camondo, le chef de la riche et importante maison de banque de ce nom; M. Guoin, pendant longtemps président et rapporteur de la Commission du budget des Chambres françaises; M. Hentsch, président du conseil d'administration du Comptoir d'Escompte, le plus anciens des établissements de crédit, et M. Bamberger, déjà nommé, qui, avec M. Sautter, directeur, complètent la brillante phalange d'illustration financières et de capacités qui se trouvent à la tête de ce grand établissement.

Dans sa nouvelle situation M. Thors s'est trouvé activement mêlé à ce grand mouvement d'affaires, et la Banque de Paris et des Pays-Bas, en l'envoyant au Canada, a donné la preuve de tout l'intérêt qu'il compte désormais porter à ce pays en confiant à des mains aussi habiles le soin de l'éclairer sur tout ce qui peut l'intéresser ici.

M. Thors qui, pendant la guerre, n'a pas hésité à prendre les armes pour la défense de sa patrie d'adoption, a depuis lors obtenu ses titres de grande naturalisation. Il est donc doublement Français, et c'est

comme représentant de ce grand pays, qui a été longtemps notre patrie, qu'il vient parmi nous.

**M. de la Londe.**—M. de la Londe est un bel homme de quarante-neuf ans, gros et grand, d'une excellente figure et d'une physionomie qui dénote le meilleur caractère, un vrai gentilhomme à l'esprit droit, aux intentions loyales.

Il est issu d'une ancienne famille normande fort estimée. Son père était gentilhomme orlinaire de la maison du roi et officier de la Garde Royale sous Charles X, et son oncle était garde du corps de ce roi. Il est allié à la noble famille des de Guercheville et compte parmi ses ancêtres l'illustre madame de Guercheville, l'une des bienfaitrices et des fondatrices de ce pays.

M. de la Londe, en s'intéressant au Canada, continue donc l'œuvre de sa famille.

Il habite le château de Longueue Burchy, Seine Inférieure, près Rouens, est maire de la commune de Longueue et grand propriétaire. Il possède de grands domaines qu'il cultive avec le plus grand soin et suivant les règles de la science agricole. Il a fait beaucoup de sacrifice pour apprendre cette science et faire des expériences; il est même venu déjà dans l'Amérique du Sud pour étudier l'état de la culture.

Envoyé par la Société d'agriculture de la Seine Inférieure et chargé par le gouvernement français de faire un rapport sur les ressources agricoles et minérales du Canada, il a voulu tout voir et ne reculant devant aucunes fatigues, aucuns dangers, il s'est avancé jusqu'à six cents milles dans les immenses déserts du Nord-Ouest. Il a été émerveillé de tout ce qu'il a vu et n'a aucun doute que l'émigration et la civilisation feront de ces immenses régions les greniers de l'Europe et d'une partie de l'Amérique.

Il a la plus grande confiance dans l'avenir agricole de notre province, n'a aucun doute que l'exploitation de nos mines serait très fructueuse et considère comme certain le succès des manufactures de sucre de betterave. Nous pouvons être sûrs que sa visite au Canada et son rapport nous seront des plus utiles en France et qu'il reviendra parmi nous pour exécuter divers projets.

Puisse la France nous envoyer souvent des hommes comme M. de la Londe.

**M. Gustave de Molinari.**—M. Gustave de Molinari, économiste belge, est né à Liège, en 1819. Il est le fils d'un officier de l'empire, qui se fixa à Bruxelles, où il exerça la médecine homœopathique. Il alla fort jeune à Paris et commença presque aussitôt à écrire dans les journaux d'opposition les plus avancés. De retour à Bruxelles, après les événements de décembre 1851, il y fut nommé professeur d'économie, puis il devint directeur de *l'Économiste Belge*.

Depuis lors, il a été un des rédacteurs les plus assidus du *Journal des Débats*. Cet écrivain est un des économistes les plus remarquables du temps et un partisan déclaré de la liberté. "M. de Molinari, dit Michel Chevalier, est un esprit hardi. Il va droit devant lui, guidé par la logique, imperturbable ment; c'est de plus un grand travailleur. Il ne rabâche pas

des exemples que d'autres auteurs ont relevés, les généralités qui ont traîné dans tous les livres. Ses recherches lui ont fourni des faits nouveaux, des aperçus ignorés qui donnent à son livre le cachet de l'originalité, mérite rare."

C'est aux esprits de cette trempe qu'il est donné de faire avancer les sciences et de les faire accréditer. M. de Molinari a beaucoup écrit. Nous citerons de lui : *Des moyens d'améliorer le sort des classes laborieuses*; *Études économiques*; *Histoire du tarif*; *les Fers et les Houilles*; *les Céréales*; *les Soirées de la rue Saint-Lozanne*; *Entretiens sur les lois économiques et défense de la propriété*, ouvrage fort recommandable, où il embrasse l'ensemble des institutions économiques de la société; *les Révolutions et le despotisme*; *Cours d'économie politique*.

L'auteur de ce cours, dit M. J.-J. Thonisson, s'est proposé de démontrer que l'immense domaine du travail est gouverné par une loi supérieure, qui agit incessamment et avec une irrésistible puissance pour maintenir un équilibre nécessaire entre les différentes branches et les différents agents de la production. Il a voulu montrer que, sous l'impulsion de cette loi, l'ordre s'établit de lui-même dans le monde catholique, comme il s'établit dans le monde physique, en vertu de la loi de la gravitation.

C'est en se plaçant à ce point de vue très élevé que M. de Molinari, tout en résumant les leçons et les écrits des maîtres, rencontre à chaque pas des aperçus nouveaux et des déductions importantes qui lui appartiennent incontestablement en propre. Il prouve que l'équilibre naturel, dont il constate l'existence, ne manque jamais de s'établir partout où le travail et l'échange sont abandonnés à leur propre impulsion; il prouve de même que, sous le régime de la liberté industrielle et commerciale, la richesse tend à se distribuer chaque jour plus équitablement, entre les diverses classes de producteurs, comme entre les diverses catégories d'agents productifs; en un mot, il aperçoit partout une loi d'équilibre agissant incessamment pour faire régner l'ordre dans la production et la justice dans la distribution des richesses.

Dans la deuxième édition de cet ouvrage, l'auteur a ajouté une leçon sur la propriété et refait, avec de nouveaux développements, les leçons sur la part du travail et la population. Dans le second volume, on trouve des aperçus pleins d'originalité sur les problèmes de la circulation et de la consommation.

M. de Molinari a publié depuis lors : *Conversations sur le commerce des grains*; *Abbé de Saint-Pierre, sa vie et ses œuvres*; *de l'Enseignement obligatoire*; *Lettres sur la Russie*; *Napoléon III publiciste*; *Questions d'économie politique et de droit public*; *le Congrès européen*; *le Mouvement socialiste et les réunions publiques avant le 4 septembre 1870*; *les Clubs rouges pendant le siège de Paris*; *la République tempérée*, brochure dans laquelle il se prononce pour cette forme de gouvernement. En fin, M. de Molinari a publié un grand nombre d'articles dans le *Courrier Français*, la *Patrie*, le *Libre Échange*, la *Revue Nouvelle*, le *Commerce*, le *Journal des Économistes*, *l'Économiste Belge*, le *Journal des Débats*, la *Bourse du Travail*, journal qu'il a fondé avec son frère, etc. Nommé membre correspondant de l'Institut de

France (section de l'Académie des sciences morales et politiques), en 1874, M. de Molinari a publié encore en 1876 les *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada*; en 1878, la *Rue des nations*, visites aux sections étrangères à l'Exposition Universelle, enfin, cette année, l'*Evolution économique du XIX<sup>e</sup> siècle, Théorie du progrès*.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 20 novembre 1880.

Comme on devait s'y attendre, l'élection présidentielle est le canevas sur lequel chacun brode en ce moment : Les républicains naturellement, en parlent avec respect ; le peuple, selon eux, n'a jamais été plus raisonnable, ni Garfield plus grand.

On ne pense pas qu'ils osent le regarder comme un homme providentiel ; non, leur admiration ne va pas jusque là. Pour le moment ils se contentent d'affirmer qu'ils viennent de sauver le pays une cinquième fois et que les quarante huit millions d'âmes dont ils sont les maîtres doivent une fois de plus leur conserver leurs emplois et les inonder de dollars !

Les démocrates, par contre, sont d'une tristesse à faire pleurer l'obélisque : ils se frappent la poitrine et s'accusent de toutes sortes de péchés.

Mais d'autres moins humbles accusent leurs chefs de les avoir trahis et les couvrent de malédictions et de calomnies. Personne ne songe à s'accuser soi-même, personne ne veut avouer que sans programme, sans unité de vues un parti est destiné à périr.

Les démocrates avaient le nombre, mais c'était une armée qui n'avait pas de signe de ralliement ni de cri de guerre.

Espérons qu'ils s'en souviendront et que, la prochaine fois, ils auront un drapeau, une devise et surtout..... la majorité.

\* \*

Il y a peu de femmes élégantes à New-York qui ne connaissent la magnifique magasin de chevelures de la quatorzième rue. Son propriétaire actuel est un gentleman de la haute fashion qui a maison de ville et maison des champs, une loge à l'Opéra, voitures, chevaux et laquais.

L'établissement qui lui donne tant de bien-être n'est cependant qu'un atelier où l'on orne et peint le beau sexe à prix fixe.

Lorsqu'on entre là-dedans on reste frappé de la diversité des chevelures, de la multitude des pots de pommades et de cosmétiques, qui décorent les étagères. On devient de plus en plus rêveur également à la vue d'une myriade de frisettes, d'anneaux, de tresses et autres accessoires à l'usage des belles. On trouve aussi dans l'arrière boutique un vaste salon de coiffure où le commun des mortelles vient se faire attifer.

Mais tout cela n'est rien auprès du sanctuaire des grâces, situé au premier étage, auquel on arrive par un ascenseur. Aucun homme ne pénètre dans ce séjour parfumé—jamais un regard masculin ne surprend les secrets de l'art qui rend une femme laide assez jolie, et une jolie irrésistible. Ce sont des coiffeuses qui travaillent ces dames, et cet atelier d'un nouveau genre se nomme le grand salon. Les murailles sont tendues d'étoffes précieuses, les fenêtres sont ornées de lambrequins en velour rouge et garnies de dentelles ; les sofas sont doux et moelleux, couverts de brocatelle ; deux miroirs immenses, à cadre d'or, terminent les deux bouts de l'appartement. Enfin une nuée d'oiseaux au plumage varié remplissent de leurs chants l'air parfumé de cet Eden.

Pour décrire la maquillage de ces dames exprofesso—je suis obligé de passer ma plume à une aimable collaboratrice qui veut bien me rendre ce service :

« Après m'être débarrassée de ma polonaise et enveloppée d'un peignoir j'ai laissé tomber mes cheveux sur mes épaules ; ma coiffeuse a commencé d'abord à me nettoyer la tête, ensuite elle m'a peignée avec soin, séché mes cheveux avec une éponge et les a ensuite assouplis avec de la *bandolina*.

Elle donna ensuite à mes yeux un plus vif éclat en les baignant dans une eau merveilleuse appelée *Clair de lune*. Après cette opération elle me couvrit la face, le cou, les épaules, les bras et les mains de *cold cream* teinte de rose. Après m'avoir épongée avec beaucoup de soin elle entreprit sur mon visage de vrais travaux d'art ; mes lèvres furent passées au carmin ainsi que mes joues. Mes yeux noirs furent ombragés avec du *fard indien* ; mes sourcils devinrent plus bruns et mieux arqués.

Ma coiffeuse se recula ensuite de quelques pas pour juger de l'ensemble et revint aussitôt répandre à profusion sur tout mon corps une poudre délicieuse qu'on nomme *veloutine*.

Puis elle procéda, après cela, à l'important travail artistique de me dessiner, partout où elle jugea à propos d'en placer, de magnifiques veines bleues ; ce qu'elle fit avec un crayon azuré d'une main sûre et exercée.

« Le tour de la chevelure était venu. De magnifiques tresses, d'onduleuses boucles, des nattes mirobolantes furent adaptés à mes propres cheveux : j'en avais trois pieds de long sur les épaules. C'était superbe ! Ma coiffeuse les tordit dans ses mains en y ajoutant quelques frisettes. Elle me fit une tête à la grecque. Lorsque je me vis dans une glace je ne me reconnus pas ! j'étais le portrait vivant d'Aspasie !

« Après une autre toilette spinale des ongles je quittais cet établissement sans pareil ; non sans avoir payé pour les divers services qu'on m'avait rendus, la faible somme de cent dollars. En vérité c'est pour rien ! »

\* \*

Je n'ajouterais aucun commentaire au récit de cette dame. Est-ce que dans notre siècle tout ne se vend pas ? les hommes, les places, les consciences ? Je sais aussi que l'on vend l'Amour, mais j'ignorais que l'on achetât la beauté.

ANTHONY RALPH.

## BANQUET DES DÉLÉGUÉS FRANÇAIS

Ce banquet a eu lieu, jeudi de la semaine dernière, au Windsor, et a eu un grand succès. Plus de deux cents convives y assistaient.

M. Chauveau présidait. Les discours en général ont été assez bons, surtout au point de vue pratique. Les délégués, qui ne sont pas des orateurs de profession, ont exprimé, dans un langage magnifique, les idées les plus distinguées. Nous avons cru que nos lecteurs aimeraient à lire et à conserver ces discours.

DISCOURS DE M. THORS

Messieurs,

Appelé à élever la voix dans cette réunion après les excellentes paroles que vous venez d'entendre, et qui vont droit au cœur de ceux qui sont venus d'Europe pour fonder ici le Crédit-Foncier franco-canadien, mon premier soin est de remercier l'homme éminent qui, dans un langage aussi brillant que patriotique, vient d'applaudir à notre œuvre.

Certes, messieurs, si quelque chose devait applaudir la tâche que nous nous sommes imposée, écarter de notre chemin les pierres qui auraient pu gêner notre marche, rendre clair ce qui était diffus, et visible ce qui était dans l'ombre, ce ne pouvait être que l'accueil sympathique et bienveillant que nous recevons ici de toute part, que le concours puissant de vos hommes d'État, que la complicité réelle, permettez-moi le mot, en faveur d'une œuvre qui est appelée à faire tant de bien, la complicité, dis-je, de tous ceux qui, sentant l'importance de l'institution nouvelle, sont les premiers à nous crier : Marchez, regardez autour de vous, voyez nos richesses, le labeur de notre population, la création de nos villes, le défrichement de nos terres, l'avènement de notre culture et de nos mines !

Aussi, est-ce avec un profond sentiment de reconnaissance que je viens dire ici devant vous que, si la tâche que je m'étais imposée pouvait de l'autre côté de l'océan me paraître ardue et hérissée de difficultés, je n'ai pas tardé, dès que j'ai mis le pied sur le sol canadien, à reconnaître que toutes les voix m'encourageaient à persévérer, que de partout s'élevait ce cri : Ayez confiance !

C'est ce courant sympathique qui n'a pas cessé de guider chacun de mes pas au fur et à mesure que je poursuivais ma route au milieu de vos villes, comme au travers de vos campagnes. C'est grâce à lui que j'ai pu en peu de temps me former une opinion raisonnée et hautement favorable sur les richesses de votre sol, sur la sécurité de vos institutions hypothécaires, sur la valeur de vos populations.

Je l'affirme ici avec un sentiment de véritable admiration : je suis et reste frappé des immenses ressources de votre pays et des moyens de développement que je constate pour votre production.

Le rôle que j'entrevois pour la société que je suis appelé à venir fonder parmi vous avec le concours des plus hautes illustrations de votre pays sera, je l'espère, un rôle bienfaisant. Il devra, si vos populations en comprennent le mécanisme, extirper à bref délai le fléau de l'usure qui dévore vos centres ruraux et, en abaissant le taux de l'intérêt, permettre à chacun de vos cultivateurs d'élever sa famille sur la terre qu'il exploite, sans avoir à craindre que la récolte qu'il espère ne suffise pas à le libérer envers un créancier ou rapace ou tenace.

Mais ce n'est pas à cela que va se limiter le rôle que nous rêvons pour notre institution. Elle a de plus grandes visées et elle se croit appelée à des résultats plus considérables. Cherchant à populariser parmi vous le principe de l'amortissement ru moyen d'annuités fixes, principe qui a admirablement réussi en France et dans tous les pays où il est appelé à fonctionner, elle va permettre à vos paysans comme aux citoyens de vos villes de se libérer de leur dette au moyen d'une somme insignifiante à ajouter à l'intérêt qu'ils ont à payer chaque année, si bien que, payant moins que le passé, ils auront au bout d'un certain temps remboursé le capital qu'ils empruntent, ce qui leur permettra de se croire, dès le lendemain, libérés de toute dette, du moment qu'ils ont la certitude de pouvoir s'acquitter de l'annuité qui leur est imposée.

Vous voyez immédiatement, messieurs, ce que ce système, inconnu encore dans ce pays, peut produire de résultats heureux, de quelle importance il peut être pour le développement de la propriété foncière ; quelle sécurité il peut apporter parmi vos populations, qui pourront désormais s'endormir tranquilles, sans crainte de se trouver le lendemain menacées de l'exigibilité d'une dette qu'il est toujours plus aisé de contracter que de rembourser.

Le Crédit foncier vient au milieu de vous pour vous faire jouir du bénéfice de cette innovation, mais ce n'est pas là que se bornent ses services : il compte faciliter à vos villes l'achèvement de leurs travaux municipaux, à vos fabriques l'édification de leurs églises, à vos institutions de bienfaisance le développement de leurs œuvres de charité ; il vous apporte tout cela et ne vous demande en échange que d'avoir foi en son œuvre et confiance en ceux qui le dirigent. Croyez-le bien, messieurs, sans distinction de clocher, de confession religieuse ou d'opinion politique, il veut faire luire pour vous le bienfait d'institutions qui, depuis trente ans, ont fait leurs preuves en France.

Ce n'est que dans l'union de tous les citoyens, dans le concours de toutes les opinions, dans l'abaissement de toutes les barrières, qu'il peut trouver son succès ! Et ce n'est pas trop demander à votre patriotisme que de réclamer pour le nouveau né des fonds batimaux, faits du triple alliage de ces trois conditions, et, puisque l'allusion me vient si facilement aux lèvres faits de cet « aes triplex » dont parle le poète.

Rien n'est contagieux, Messieurs, comme

les citations, en voici une autre qui se trouve amenée à son tour par une parole qui vient de m'échapper ; mais, rassurez-vous, le texte n'en est pas emprunté aux poètes de l'antiquité, c'est un dicton moderne, et qui appartient au genre qu'en France nous avons l'habitude d'appeler *bon enfant*. Le voici du reste :

Nous venons de parler du Nouveau-né. En pareille occasion, la coutume,—coutume excellente—est de ne jamais séparer l'enfant de sa mère. Espérons donc qu'on dira : « La mère et l'enfant vont bien. »

Cette mère, vous la connaissez tous, et le cœur de chacun bat d'un légitime orgueil quand il songe au passé, que tous vous vénerez du plus profond de votre cœur, sans que pour cela ce sentiment affaiblisse le grand respect et le sincère amour que vous professez, pour les institutions qui vous régissent.

C'est parce que je connais et que j'apprécie ce sentiment qui vous fait honneur, que je ne crains pas d'évoquer en ce moment l'image de cette ancienne Patrie, si chère encore à vous tous, et dont le souvenir plane aujourd'hui au-dessus de cette salle et de l'œuvre que nous allons fonder.

DISCOURS DE M. G. DE MOLINARI

M. Molinari remercie l'assemblée pour la splendide et cordiale réception qui est faite aux délégués français. Il connaissait déjà l'hospitalité canadienne, et l'accueil qu'il avait reçu il y a quatre ans, de ses excellents confrères de la presse de Montréal, l'avait profondément touché, en l'engageant à revenir dans cet aimable pays où le seul danger sérieux que le voyageur ait à courir est celui des indigestions. Mais il ne s'attendait pas, il doit l'avouer, à cette réception princière. Il serait tenté d'en tirer vanité—car la vanité est un défaut auquel on prétend que nous sommes sujets, nous qui venons de la vieille France, s'il ne se souvenait d'une petite fable du bonhomme Lafontaine : *L'âne chargé de reliques*.

C'est la relique qu'on salue.

Les reliques que nous vous apportons, dit l'orateur, ce sont les bons sentiments et le souvenir impérissable de la mère-patrie. Vous avez eu beau être séparés d'elle par les abîmes de l'océan, et par une politique égoïste et jalouse, vous avez eu beau être abandonnés comme l'épave d'un navire naufragé, vous êtes restés français, et cette persistance de sentiment national dans une poignée de pauvres colons, auxquels il n'était resté que quelques prêtres pour les guider et les consoler, est un des phénomènes les plus merveilleux et les plus reconfortants de l'histoire de notre race. Heureusement, de meilleurs jours sont venus. L'Angleterre a fini par comprendre que sa vieille politique coloniale n'était plus en harmonie avec l'esprit et les besoins du temps, elle a mis au rebut cette machine surannée, et vous êtes devenus sous sa tutelle bienveillante, un des pays les plus libres de la terre. Vous vous gouvernez vous-mêmes, et autant que j'ai pu en juger c'est une besogne dont vous vous acquittez fort bien. Vous avez couvert votre pays de canaux et de chemins de fer, et vous dépensez plus d'argent pour l'école que pour la caserne. Vous n'êtes pas accablés comme nous sous le fardeau des dépenses militaires, vous n'êtes pas affaiblis par la plaie des armées permanentes. Votre arme de prédilection, c'est la hache du défricheur, et c'est une arme plus utile à la civilisation que les plus puissantes machines de guerre, y compris même le canon Krupp. Toutes vos forces sont appliquées à l'exploitation du magnifique domaine qui vous est échu en partage sur ce vaste continent. Les ressources naturelles dont vous disposez sont immenses, et sans parler de vos forêts et de votre domaine agricole, la province de Québec possède des richesses minérales et des pouvoirs d'eau qui font l'étonnement et l'admiration des ingénieurs et des industriels. Il ne vous manque que des capitaux pour mettre en valeur toutes ces richesses. Et je puis le dire, sans offenser vos compatriotes anglo-canadiens, vous



M. JOSEPH-HENRI THORS



M. DE LALONDE



M. GUSTAVE DE MOLINARI



êtes sous ce rapport vis-à-vis d'eux dans une situation de flagrante inégalité.

Tandis que vous autres, Canadiens-français, vous étiez séparés de votre mère-patrie, ne recevant d'elle pendant plus d'un siècle ni un homme ni un écu, ils demeuraient en communication constante avec la leur, et elle leur envoyait incessamment des renforts d'hommes et de capitaux. On m'assurait dernièrement que les capitaux anglais qui sont actuellement placés dans le Canada, et—on ne saurait leur en faire un reproche—qui ont été mis principalement à la disposition de l'élément anglo-canadien, s'élèvent à plus de 500 millions de piastres. Quant à l'immigration, j'en trouve le relevé dans le dernier rapport du ministère de l'agriculture du Dominion. De 1829 à 1878, en cinquante ans, il est arrivé dans le port de Québec 1,393,594 émigrants, dont 524,116 venaient d'Angleterre, 512,014 d'Irlande, 157,102 d'Écosse, 184,284 d'Allemagne, et 16,028 seulement de tous les autres pays, parmi lesquels il faut compter la France. Il y a des années—et je ne parle pas d'une époque bien éloignée, je parle de la période de 1860 à 1869 où ces autres pays ne vous ont fourni que 8 ou 10 émigrants, encore je soupçonne qu'ils n'appartenaient pas à la meilleure catégorie; en 1869, il n'y en a eu que deux. Eh! bien, messieurs, cet état de choses doit cesser, il est temps que les capitaux français et les Français eux-mêmes reprennent le chemin du Canada. Ils y trouveront des placements avantageux—et je suis persuadé même que nos capitaux seront plus en sûreté chez les Canadiens-français que chez les Péruviens et les Turcs.

Je ne parle pas seulement des garanties matérielles que vous pouvez leur offrir—votre code est fait sur le modèle du nôtre et votre législation hypothécaire, autant que je puis en juger, m'a paru excellente, je veux parler des garanties morales qui sont à mes yeux, bien supérieures aux garanties matérielles. Je veux parler de l'honnêteté native de votre saine et vigoureuse population, de son attachement à ses croyances, de son amour du foyer domestique. Et ce n'est pas seulement à la partie masculine de mon auditoire que ce compliment s'adresse. Il convient de faire ici la part de la galerie. Vous avez de charmants et aimables collaborateurs qui vous rendent non-seulement facile mais agréable la pratique des vertus domestiques, et la preuve c'est l'empressement que vous mettez à vous créer un foyer et à ne pas le laisser vide. Vous n'étiez que 60,000 il y a un siècle, vous êtes aujourd'hui plus d'un million et je ne vois pas pourquoi votre population ne continuerait pas à suivre la même progression, surtout si un courant d'émigration venait vous y aider, quoiqu'en vérité vous avez suffisamment prouvé que n'avez pas besoin d'aide. Ce qui vous manque encore une fois c'est le capital, et si, comme il est permis de l'espérer, un courant de capitaux et de forces vives se crée de la France vers le Canada français, l'équilibre se rétablira entre les deux éléments de votre population. Ai-je besoin d'ajouter que vos compatriotes anglo-canadiens, en profiteront aussi bien que vous, car il est toujours plus avantageux d'avoir un voisin riche qu'un voisin pauvre. Grâce au ciel, les vieux et mauvais sentiments d'animosité qui séparaient les deux races ont complètement disparu.

Autrefois, la France et l'Angleterre se considéraient réciproquement comme d'éternelles ennemies. Et cela se conçoit. Nous ne connaissions les Anglais que par les ravages qu'ils venaient exercer sur nos côtes; ils ne nous connaissaient que par les razzias que nos corsaires faisaient aux dépens de leur commerce. Aujourd'hui, les Anglais viennent nous acheter pacifiquement nos œufs, nos volailles, nos légumes et nos fruits et ils nous les paient un bon prix; les corsaires sont remplacés par des steamers qui ne suffisent pas au transport des voyageurs et il est maintenant question, vous le savez, de creuser un tunnel sous la Manche. Nous faisons ensemble chaque année pour un milliard et demi d'affaires, et l'inimitié éternelle a

fait place à l'entente cordiale. Ces mêmes bons sentiments, je suis heureux de les retrouver ici. Je suis heureux de constater que vos hommes d'état les plus éminents anglo-canadiens et franco-canadiens, ont accueilli nos efforts avec une égale sympathie, sachant bien qu'il y a une place dans ce vaste et fécond pays pour l'intelligence et les capitaux français, aussi bien que pour l'intelligence et les capitaux anglais,—et que la concurrence qui s'établira entre eux tournera au profit de la prospérité et de la grandeur communes. Permettez-moi donc de terminer, messieurs, en portant un toast à l'entente cordiale de la France et de l'Angleterre et à l'union fraternelle de leurs enfants, les Anglais et les Français d'Amérique.

DISCOURS DE M. DE LA LONDE

Messieurs,

Je serais bien embarrassé de répondre aux toasts éloquentes que vous venez d'entendre, si je ne me rappelais cet axiome si sage d'un de nos grands poètes: "Ce qui se comprend bien s'énonce clairement." Dès lors, je reprends courage, car mon enthousiasme pour votre magnifique pays et ma reconnaissance pour l'accueil charmant que j'y ai trouvé, sauront m'inspirer des accents convaincus.

En arrivant ici, je vous avouerai que j'étais loin de m'attendre au spectacle que je trouve. Non pas que j'ai cru un instant à la vérité de cette parole tristement célèbre tombée des lèvres d'un courtisan, dans des jours de malheur.

Mais je ne pouvais supposer que cette petite colonie française de 60,000 hommes, abandonnée depuis un siècle sur la terre d'Amérique, était devenue tout un peuple, ayant gardé sa langue, ses mœurs, son caractère et sa religion.

J'avais oublié que la France, en s'en allant, avait laissé deux choses à ses enfants: l'ardent amour de la patrie qui fait les héros, la foi religieuse qui crée des martyrs et sait accomplir des prodiges.

Après un siècle de luttes, encouragés, soutenus par votre admirable clergé, vous avez su conquérir l'estime et l'affection de vos anciens vainqueurs, et maintenant tous unis sous le loyal drapeau de l'Angleterre, ayant un gouvernement local libre et fort, vous voulez travailler plus facilement à la colonisation et à la richesse de votre pays. La nouvelle lutte, toute d'émulation et de progrès cette fois, ne sera pas aussi vive, et vous venez demander à vos frères de France de vous aider et de vous prêter le capital, ce levier puissant sans lequel on ne peut rien. J'ai le ferme espoir que les Français répondront à cet appel. Et pour ma part je ferai tous mes efforts pour les y encourager et leur dirai ce que j'ai vu: ces magnifiques fleuves bornés de terres fertiles et de forêts immenses qui ne demandent que la hache du bûcheron pour livrer leurs richesses; ces Laurentides, gardiennes de trésors incalculables que Dieu a fait surgir ici presque à la surface du sol; enfin ce Far West, il y a quelques années à peine encore inconnu, et dont les mystérieuses solitudes n'attendent pas longtemps les chemins de fer civilisateurs et la charrue des colons.

J'avoue messieurs que, comme agriculteur, le Far West a été un spectacle merveilleux pour moi.

Quelle prodigieuse fertilité et quelle immense étendue. La libéralité du gouvernement m'a permis d'accomplir un magnifique voyage auquel je n'aurais jamais pu songer si j'avais été livré à mes propres ressources.

Je ne vous parlerai ni de Winnipeg qui avait 900 habitants il y a dix ans, et qui en possède maintenant 9,000, ni d'Emerson, la nouvelle ville frontière, qui vit en un an ses terres centuplées de valeur, mais dans le désert que j'ai parcouru et que le chemin de fer sillonnera demain, que de richesses agricoles enfouies vont s'offrir aux colons, que de villes vont s'élever comme par enchantement sur ces rivières, aux bords de ces lacs encore sans nom! Est-ce que mon imagination va trop loin? Les Mennonites sont là pour me répondre

et pour dire ce que peut l'association et le travail.

Venus de Russie il y a quatre ans à peine, presque sans argent, ils ont maintenant de magnifiques récoltes, de gros villages, reliés par des ponts et des routes. Ils sont riches, tous! Leurs terres ont plus que déculpé de valeur. Et quand vous leur demandez comment ils se trouvent à Manitoba, ils vous répondent tous par cette phrase bien rare: "Nous sommes contents de notre sort et du gouvernement."

Avant de terminer, je vais vous prier d'être mon interprète auprès de tous les membres du gouvernement pour leur dire combien je suis touché de la manière dont ils m'ont aidé dans le magnifique voyage qu'il m'a été donné d'entreprendre à travers ce beau pays. En remerciant le gouvernement, je voudrais aussi exprimer ma vive gratitude à tous ceux qui m'ont si bien accueilli ici; mais pour n'oublier personne, il faudrait citer tous ceux que j'ai rencontrés, et la nomenclature en serait trop longue. Qu'ils reçoivent tous ici l'expression de ma reconnaissance et qu'ils me permettent, en terminant, de porter la santé de l'union de la France et du Canada, et de leur dire non pas adieu, mais au revoir.

### LA MENDIANTE

Grelottant sous le châle  
Qui la couvre à moitié,  
Une enfant, maigre, pâle,  
Implora ma pitié.

Fouetté par la rafale,  
Son fichu replié  
Pendait, livide, sale....  
Triste, elle m'a crié:

"Un sou pour la petite....  
"J'ai faim... Je suis sans gîte...  
"Pour l'amour du bon Dieu!"

Riches, l'hiver s'avance!  
Donnez; car l'indigence  
Pleure et souffre en tout lieu!

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Novembre, 1880.

ERREUR TYPOGRAPHIQUE.—Dans ma dernière poésie intitulée: *Le petit roi du logis*, vers le milieu de la pièce, au lieu de: Et tout finit par me baiser,

Lisez:

Et tout finit par un baiser.

N. B.

M. J.-N. Leprohon, qui vient d'être nommé premier clerc-assistant de la Chambre des Communes, est l'arrière-petit-fils de M. J.-P. Leprohon, qui vint au Canada, de Saint-François du Havre de Grâce, Normandie (France), en 1768, comme lieutenant du régiment de Bearn; petit-fils de feu J.-P. Leprohon, riche marchand de Montréal, et fils de feu L.-X. Leprohon, architecte, aussi de Montréal. Il naquit à Montréal en 1821, et reçut son éducation dans les collèges de Ste-Anne de la Pocatière, Nicolet et Québec. Il étudia le droit en société de feu l'hon. juge Paquet à Québec, et à Montréal avec l'hon. juge L.-F. Drummond. Il fut admis à la pratique de la profession, dans le Bas-Canada, en 1846, et nommé assistant-clerc des comités de l'Assemblée législative, du Canada, (permanente) en 1849; premier assistant-clerc des comités pour élections contestées en 1873, et clerc-en-chef de comités en 1875. Il fut ensuite nommé secrétaire privé de l'hon. J. Cockburn et de l'hon. T.-W. Anglin, et il occupe maintenant la même position auprès de l'hon. M. Blanchet. Il avait été nommé second clerc assistant en février 1879.

Indigestion.—La principale cause de la maladie des nerfs est l'indigestion, laquelle provient de la faible d'estomac. Personne ne peut avoir les nerfs sains et jouir d'une bonne santé sans faire usage des Amers de Houblon pour renforcer l'estomac, purifier le sang, conserver le foie et les rognons à l'état de santé, et enlever toutes les matières nuisibles au système. Voir une autre colonne.

### Derniers moments de l'empereur Maximilien

Nos lecteurs liront avec intérêt l'histoire des derniers moments et l'exécution de l'empereur Maximilien au Mexique.

Une des grandes préoccupations du testateur était de savoir à qui il laisserait ses papiers, auxquels il attachait le plus haute importance pour sa mémoire. "Je tiens, répétait-il, à ce qu'on écrive mon histoire, à ce qu'on dise toute la vérité sur mon règne." Il avait pensé d'abord à M. Ramirez, qui avait rempli les fonctions de ministre des affaires étrangères pendant les premiers mois de l'empire. Il parla ensuite du prince de Joinville, puis de son dernier secrétaire, le père Fischea. M. de Lago lui suggéra un prince de la famille impériale d'Autriche.

"Non, reprit Maximilien; en ces sortes de choses, je me méfie des parents." En définitive, la question ne fut pas tranchée.

Sur le chapitre des legs, il y eut d'abord beaucoup de confusion. Les noms recommandés par le prince à ses héritiers se multipliaient à l'infini. On lui fit l'observation qu'il arrivait ainsi à accumuler sur sa succession des charges écrasantes. M. Hoorickx objecta aussi que, parmi les noms proposés, beaucoup étaient indignes de souvenir.

"Oh! je sais à quoi m'en tenir, répondit l'empereur, et je sais ce que je fais. Je connais les hommes. Une de mes consolations, c'est que j'ai trente-cinq ans et que je n'ai encore été trompé par personne."

Ses volontés principales une fois fixées, il procéda à la répartition des quelques bijoux qui lui restaient. Un médaillon, contenant des cheveux de l'impératrice, fut laissé à la reine Victoria, qui le lui avait fait tenir secrètement au temps où il n'était encore que fiancé, déjouant l'austère vigilance du roi Léopold. Il légua sa montre au comte de Flandre, son beau-frère, "et plus que mon beau-frère, ajouta-t-il, mon ami intime." A l'impératrice douairière du Brésil, il lui destina une médaille bénite, qui lui avait été donnée par l'impératrice Eugénie. Cette distribution était accompagnée de souvenirs anecdotiques qu'il racontait avec le même laisser-aller que s'il eût été au palais de Mexico.

Un moment, il eut l'étrange inspiration de conférer aux diplomates qui étaient venus l'assister, les grand-croix et les grands cordons de ses deux ordres. Pour l'en détourner, M. Hoorickx dut lui démontrer que ce serait faire un acte de chef d'Etat et reprendre sa souveraineté dont il importait qu'on le considérât comme s'élevant dépouillé depuis longtemps.

Bien des choses d'ailleurs restèrent à l'état de projets ou inachevées, par suite des disgressions qui prolongèrent à l'infini le règlement des détails, par suite aussi du départ forcé de M. de Lago, Hoorickx et Forest, dont je parlerai tout à l'heure. L'empereur s'était, entre autres choses, proposé de dicter un nouveau procès-verbal de ses interrogatoires qu'il disait avoir été défigurés. Il avait aussi commencé une protestation contre les faits et gestes de Marquez, flétrissant sa conduite et désavouant la mission que s'était arrogée le lieutenant de l'empire. Le codicille même que complétait son testament ne fut pas signé en la forme régulière, mais ratifié par une lettre écrite le 15 juin à M. de Lago. Cette lettre remerciait en outre les diplomates de leur dévouement, et chargeait M. Hoorickx d'écrire au capitaine Pierron et à Mme de Beauvais, ancienne institutrice de la princesse Charlotte. Maximilien annonçait en post-scriptum qu'il venait d'apprendre la mort de l'impératrice. "Bien que cette nouvelle, disait-il, me brise le cœur, elle m'est d'un grand soulagement dans le moment actuel. De plus, elle me donne l'assurance que toutes mes intentions pourront être remplies. Survivant à l'impératrice, j'hérite d'une partie de sa fortune, et mes héritiers seront en mesure de faire honneur à tous mes souvenirs."

## LE DÉNOUEMENT

Quelques heures seulement séparaient désormais les condamnés du moment fatal que rien ne pouvait plus reculer. A l'approche de la mort, une fermeté sereine remplaça chez Maximilien l'allure tantôt abattue, tantôt fébrile, souvent d'une légèreté oublieuse qu'il avait montrée au cours de ce drame dont il était le principal personnage. Longtemps, à coup sûr, il n'avait pas cru au dénouement qui se dressait aujourd'hui devant lui. Il avait compté tour à tour sur sa qualité de prisonnier de guerre, sur la possibilité de conclure une sorte de traité avec Juarez, sur les chances d'une évasion, sur le succès possible de sa défense judiciaire, sur la réussite des démarches tentées par ses défenseurs. Maintenant qu'il était face à face avec l'inévitable, le gentilhomme de race reparut tout entier. Il ne songea plus qu'à mourir de telle manière que sa mort jetât un dernier éclat sur sa vie.

Dans la journée du 18, il avait prié le général Escobedo de transmettre à San Luis la dépêche suivante :

Queretaro, 13 juin 1867.

" A DON BENITO JUAREZ.

" Je désirerais qu'on accordât la vie à don Miguel Miramon et à don Thomas Mejia, qui ont souffert avant-hier toutes les tortures et les amertumes de la mort, et que je fusse la seule victime, comme je l'ai demandé au moment où je fus fait prisonnier,

" Signé : MAXIMILIEN."

Il passa l'après-midi à écrire ou à dicter des lettres : l'une, dont il a été déjà question au baron de Lago avec ses remerciements pour les membres du corps diplomatique ; d'autres, à chacun de ses défenseurs. Pour MM. Ortega et Vasquez, il se bornait à quelques lignes contenant l'expression de sa gratitude. Il se montrait plus expansif vis-à-vis de MM. Mariano Riva Palacio et Martinez de la Torre. Je me borne à reproduire la première de ces lettres et celle qu'il laissa pour son ancien chef de cabinet, le capitaine Pierron.

Prison des Capucines, Queretaro, 13 juin 1867.

" MON CHER RIVA PALACIO,

" La persévérance et l'énergie avec lesquelles j'ai su que vous aviez défendu ma cause à San Luis et la peine que vous vous êtes donnée dans ce but, malgré vos années et l'état délicat de votre santé, exigent que je vous manifeste ma sincère gratitude pour un service si noble et si généreux, qui demeurera profondément gravé dans mon cœur.

" Je regrette de ne pouvoir vous dire cela de vive voix et vous recommander en personne, comme je le fais par écrit, de ne pas oublier dans vos prières,

" Votre très affectionné,  
" MAXIMILIEN."

" MON CHER CAPT. PIERRON,

" A ma dernière heure, je pense encore à votre amitié si cordiale et aux services que vous m'avez rendus avec tant de loyauté.

" Je profite de ces derniers instants pour vous envoyer un suprême adieu ; je veux vous remercier de votre franchise, de votre attachement et du dévouement que vous m'avez montré en toute occasion.

" Cet épanchement est cher à mon cœur.

" J'espère que vous conserverez mon souvenir après ma mort, et je fais des vœux pour que vous viviez heureux et tranquille.

" N'oubliez pas celui qui a été, jusqu'à mon dernier soupir, votre tout affectionné,  
" MAXIMILIEN."

C'est à ce moment qu'il aurait également écrit à l'impératrice une lettre dont l'authenticité a toutefois été contestée et parait en effet douteuse, puisque, par suite d'une nouvelle erreur, il croyait depuis quelques jours à la mort de son infortunée compagne. Voici, sous toutes réserves, cette lettre telle qu'elle a été publiée :

" MA BIEN-AIMÉE CHARLOTTE,

" Si Dieu a permis que ta santé s'améliore et que tu arrives à lire ces lignes, elles t'apprendront avec quelle cruauté le

destin m'a traité depuis ton départ pour l'Europe. Tu avais emporté avec toi mon cœur, mais, ô malheur ! pourquoi n'ai-je pas écouté ta voix ?

" Tant d'événements malheureux, tant de coups violents de fortune ont brisé mes espérances, et aujourd'hui, la mort, loin d'être une angoisse, est un bonheur pour moi.

" Je vais mourir, comme soldat, avec gloire, comme souverain en homme vaincu, mais non déshonoré.

" Si tes souffrances sont grandes et que Dieu t'ordonne de venir te joindre à moi, je bénirai sa main divine qu'il a si lourdement appesantie sur moi.

" Adieu, adieu !

" Ton pauvre,

" MAXIMILIEN."

La dernière de toutes ces lettres fut celles que l'empereur, prêt à mourir, voulut adresser au président de la République. Bien que portant la date du 19, elle fut écrite la veille et postée sans doute pour lui donner la solennité d'une parole de mourant. Elle était ainsi conçue :

Queretaro, 19 juin 1867.

" A DON BENITO JUAREZ,

" Près de recevoir la mort pour avoir voulu essayer si de nouvelles institutions publiques pourraient mettre fin à la guerre civile qui a déchiré ce malheureux pays depuis tant d'années, je perdrai la vie avec plaisir si ce sacrifice peut contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie. Intimement persuadé que rien de solide ne peut être fondé sur un terrain imprégné de sang et agité par de violentes commotions, je vous conjure de la façon la plus solennelle, avec la sincérité que comporte un moment tel que celui où je me trouve, de faire que mon sang soit le dernier versé, et de consacrer cette même persévérance que vous avez mise à défendre la cause qui vient de triompher, persévérance que je me plaisais à reconnaître et à estimer au milieu de la prospérité, à la tâche plus noble de réconcilier les esprits et de fonder d'une manière stable et durable la paix et la tranquillité de ce pays infortuné.

" MAXIMILIEN."

Ses lettres terminées, l'empereur se coucha vers huit heures du soir. Bientôt après, il reçut un message d'Escobedo lui promettant que, selon le vœu qu'il avait exprimé, son corps serait embaumé avec soin. Il manifesta le désir de prendre congé du général en chef, puis resta seul ne tarda pas à s'endormir. On vint le réveiller vers onze heures et demie pour recevoir la visite d'Escobedo qui se rendait à son appel. L'entrevue n'eut pas de témoins, mais on observa qu'en sortant de la chambre le général avait l'air plus ému qu'il n'était dans ses habitudes de le laisser paraître. Le prisonnier s'endormit de nouveau au bout de quelques instants et se réveilla de lui-même un peu après trois heures du matin. Il commença aussitôt à s'habiller. A quatre heures arriva le confesseur ; l'empereur assista à la messe avec Miramon et Mejia ; vers six heures, il déjeuna d'un morceau de poulet, but un peu de vin et prit une tasse de café. Il remit alors au Dr Basch son alliance, lui confia ses dernières instructions, et, montrant un scapulaire que son confesseur lui avait donné et qu'il portait dans la poche de son gilet, il ajouta : " Vous porterez cela à ma mère."

A six heures et demie, le colonel Palacios se présenta avec les soldats désignés pour former l'escorte. L'empereur se plaça au milieu d'eux, serra la main au Dr Basch avec un léger signe de tête et un sourire amical, et descendit l'escalier de son pas ordinaire.

Trois voitures attendaient à la porte du couvent, entourées par deux bataillons d'infanterie et un escadron de cavalerie. Maximilien prit place dans la première avec son confesseur, Miramon dans la seconde et Mejia dans la dernière. A ce moment les cloches de la ville annoncèrent que les condamnés se mettaient en marche pour le lieu du supplice. Toutes les troupes étaient sur pied, contenant à grand-peine la population qui se pressait sur le parcours du triste cortège. De

temps à autre, un mouvement de houle se produisait parmi les spectateurs ; des cris de sympathie s'échappaient çà et là, poussés principalement par des voix de femmes. Des manifestations plus vives se produisirent même en faveur de Mejia, pour lequel le peuple professait une véritable idolâtrie. Quelques hommes, malgré les soldats qui les repoussaient, suivirent tout le temps les voitures en courant le chapeau à la main.

Le lieu choisi pour l'exécution était ce même Cerro de las Campanas où, cinq semaines auparavant, Maximilien avait remis son épée entre les mains du général Corona. Au moment où les condamnés, ayant mis pied à terre, entraient dans le carré formé par quatre mille hommes de troupes sur la hauteur, le major-général fit lire devant chaque compagnie l'ordre suivant :

" Soldats, au nom de la nation, qui-conque demandera la grâce des trois condamnés ou de l'un d'entre eux sera passé par les armes."

Il y avait une cinquantaine de pas à faire pour arriver à la place assignée aux condamnés. Tous trois parcoururent cet espace avec une égale fermeté d'allure ; puis, ils prirent position avec la même régularité que s'ils eussent assisté à une parade.

L'empereur se trouva d'abord au milieu ; mais en embrassant Miramon pour prendre congé de lui, il lui dit : " Un vaillant a droit aux égards même des souverains. Permettez qu'avant de mourir je vous cède la place d'honneur." Ce mouvement le porta à gauche de la ligne sur laquelle ils se trouvaient tous les trois. Après avoir également embrassé Mejia, il s'avança vers les soldats pour demander quels étaient ceux qui devaient tirer sur lui. Le peloton lui ayant été désigné, il distribua à chacun des hommes qui le composaient une once d'or (quatre vingts francs), en leur recommandant de viser au cœur. Il retourna alors à l'endroit où il devait mourir et, élevant la voix, prononça d'un ton assuré une allocution qui a été rapportée de différentes manières. Une lettre écrite de Queretaro dans la journée même du 19, la donne en ces termes :

" Mexicains, les hommes de mon rang et de mon origine sont destinés par Dieu ou à faire le bonheur des peuples, ou à être martyrs. Appelé par une partie d'entre vous, je suis venu pour le bien du pays, non par ambition. Je suis venu animé des sympathies les plus ardentes pour l'avenir de ma patrie adoptive et pour les braves que je tiens, avant de mourir, à remercier de leur sacrifice. Mexicains ! puisse mon sang être le dernier versé et puisse-t-il régénérer ce malheureux pays."

Ce texte est reproduit dans la brochure des défenseurs, mais à titre de renseignement seulement. Suivant eux, les paroles réellement prononcées par Maximilien seraient celles-ci :

" Je vais mourir pour une cause juste, la cause de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Puisse mon sang mettre un terme aux malheurs de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique !"

Miramon, à son tour, lut quelques lignes qu'il avait préparées et qu'il termina par le cri retentissant de : " Vive l'empereur ! " Quant à Mejia, quoique faisant bonne contenance, il lutait contre une angoisse qui avait été, du moins, épargnée à ses deux compagnons. Sa femme, qu'on avait en vain tenté d'éloigner de lui, était littéralement folle depuis vingt-quatre heures. Portant dans ses bras son enfant nouveau-né, elle s'était cramponnée au condamné au moment du départ de la prison avec une énergie telle qu'il avait fallu employer la force pour la détacher. Elle s'était ensuite lancée par les rues, suivant la voiture avec des cris déchirants. Ce spectacle, qui avait provoqué parmi la foule et jusque chez les soldats des mouvements de compassion non déguisés, était fait, on en conviendra, pour ébranler l'âme la plus forte ; un peu de faiblesse était bien permise à l'homme qui venait de passer par une pareille épreuve. Mejia ne prononça donc pas de harangue. Ses der-

nières paroles furent pour recommander sa femme et son fils à Escobedo, qui autrefois lui avait dû la vie.

Tous les préliminaires étaient terminés. Il se fit un instant de silence solennel. On vit Maximilien prendre sa barbe de ses deux mains par un geste qui lui était familier, puis indiquer une dernière fois sa poitrine aux soldats comme le but qu'ils devaient viser. Une triple décharge secoua l'air et les trois condamnés tombèrent foudroyés.

On dit que l'empereur s'était agité dans une agonie pénible et qu'un soldat avait dû s'approcher pour lui donner le coup de grâce à bout portant. Mais le fait a été démenti et ne paraît pas être exact.

Le corps de l'empereur fut immédiatement relevé pour être ramené au couvent des Capucines, tandis que celui de Mejia était transporté à San-Antonio et celui de Miramon dans une autre église.

Le cadavre de Maximilien, que les meurtriers s'étaient engagés d'avance à livrer, dut être racheté, à force de prières et d'argent, à cette oligarchie sans pitié et sans honneur. Le navire même qui l'avait amené de Miramar au Mexique le remporta, sous le commandement de ce Tegethoff qui, avec la flotte créée par Maximilien, venait de remporter une victoire sur la flotte italienne. Trieste le pleura, et l'honora d'un monument grandiose, et prit part aux tristes solennités qui eurent lieu pour le déposer au milieu des siens, aux Capucins de Vienne.

Aujourd'hui un petit sanctuaire conserve à Miramar les souvenirs personnels du prince, ses armes, ses vêtements, son sceptre malheureux.

Maximilien et Charlotte s'étaient constitués, par un acte réciproque, légataires universels du dernier survivant. Charlotte devint donc l'héritière de son époux, et comme elle n'était plus en état de faire un testament, l'héritage était destiné à revenir tout entier à la maison royale de Belgique. Mais un arrangement a été conclu sur ce sujet avec l'Autriche qui s'est chargée de payer les dettes du cher défunt.

Sa femme, atteinte du délire de la persécution, n'était plus alors en état de connaître cette tragédie. En 1867, le jour de sa naissance de Maximilien (6 juillet), elle, qui l'attendait à Miramar, voulut que le château fût illuminé et pavoisé ; et les Triestins venaient d'apprendre sa triste mort lorsqu'ils virent briller cette fête. La reine des Belges, quand elle alla trouver Charlotte à Miramar, put lui faire comprendre que ses frères désiraient la voir, et que, comme ils ne pouvaient pas venir, elle leur ferait plaisir d'aller à Bruxelles.

" Non, répondit-elle avec assurance, j'attends Max ; il a fini ses affaires et donné son abdication ; tel jour il est parti de Mexico, tel autre de la Vera-Cruz ; la traversée lui prendra quinze jours ; le voyage de Liverpool ici, trois autres ; donc il arrivera dans six jours." Et ce jour-là elle allait au port, regardait avec la longue-vue et finissait par dire : " Je l'attendrai pendant soixante ans."

Elle le méura dans ces alternatives d'affreuses ténèbres et d'intervalles lucides, témoignage lamentable de la condition malheureuse à laquelle peuvent être réduites la grandeur, la richesse, la beauté, l'intelligence. Assez en possession d'elle-même pour sentir son malheur, elle a conservé une photographie de son bien-aimé, représenté en simple marin, avec ce verset en espagnol : " Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis." Un esprit moins résigné y aurait écrit : *Exoriare aliquis nostris ex assibus.*

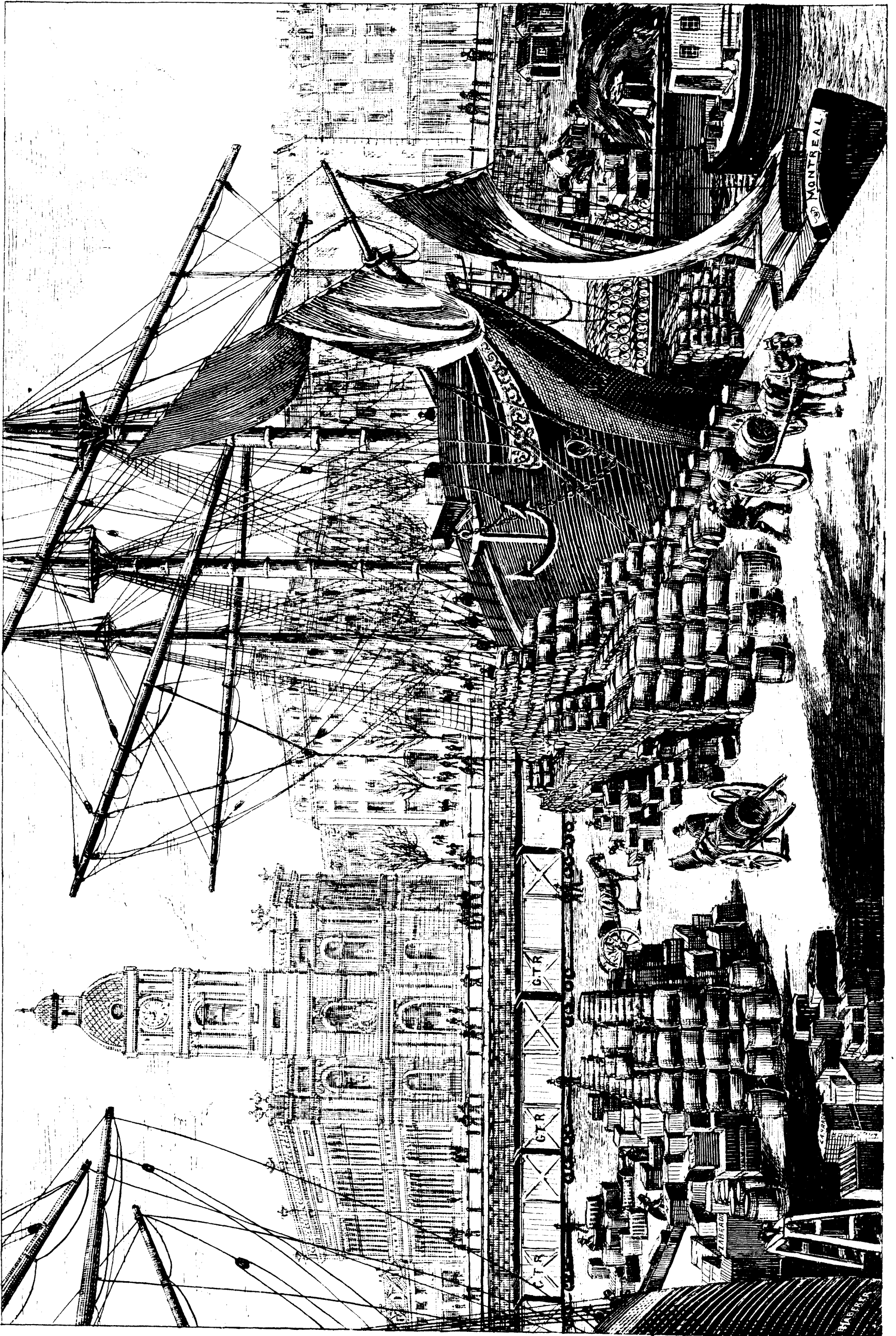
—Les pommes de terre se vendent de 80 cts à une piastre actuellement à Winnipeg.

—M. Louis St. Pierre, de Charlesbourg, est mort étouffé, en essayant d'avaler un morceau de viande, chez M. Gédéon Tremblay, à Sainte-Anne de Beauré.

—Deux demoiselles Racicot, Philomène et Amanda, de Putnam, Connecticut, qui avaient abandonné le catholicisme dès leur bas âge, viennent d'abjurer leurs erreurs et de rentrer dans le sein de l'Eglise qui les avait baptisées.

—Le roi Alphonse a conféré au général Blanco la grande croix de l'ordre royal et militaire de San Fernando, pour le succès qu'il a obtenu en réprimant la seconde insurrection de Cuba.





LES PRODUITS DE TERRENEUVE A MONTREAL.





LE TEMPS QUI N'EST PLUS

A MA SŒUR POUR LE JOUB DE SA FÊTE

Il fut un temps, ma sœur où, tout petits encore Nous marchions côte à côte en un sentier fleuri : Ces jours pleins de soleil que le souvenir dore Sont déjà loin d'ici.

Il fut un temps, ma sœur, où la brise embaumée, Nous versait à tous deux ses parfums printaniers ; Nous roucouillions alors sous la même ramée Nos refrains familiers.

Il fut un temps, ma sœur, où notre âme seraine Croyait que le bonheur habitait tous les cœurs, Qu'au sentier de la vie on cheminait sans peine En effeuillant des fleurs.

Il fut un temps, ma sœur, méconnaissant le monde, Où l'on se serait dit : Le cœur ne ment jamais ; La joie était réelle et la douleur profonde, Les plaisirs étaient vrais.

Il fut un temps, ma sœur, où la mort au long Laissait bien dans nos cœurs quelques heures de [deuil] ; Mais savions-nous alors, tous les chagrins que La planche d'un cercueil.

MAIS CES JOURS NE SONT PLUS !

Oh ! ces jours ne sont plus ! Dans notre court N'avons-nous pas foulé plus d'écueils que de [voyage] ; Notre ciel fut souvent obscurci par l'orage Qui grondait dans nos cœurs.

Oh ! ces jours ne sont plus ! Les chauds zéphirs N'ont plus de nos printemps la suave senteur, Ils séchent, en passant, tant de larmes humides Qu'ils perdent leur fraîcheur.

Oh ! ces jours ne sont plus ! Nos âmes éprouvées Savent bien, maintenant, qu'il n'est pas de bonheur, Qu'on se blesse sans cesse aux épines cachées De la plus belle fleur.

Oh ! ces jours ne sont plus ! Quelques pas sur Nous ont vite appris que bien des cœurs sont menteurs, Que les plaisirs sont faux, que leur joie éphémère Cache bien des douleurs.

ENVOI

Si la vie a ses pleurs, il est des heures pures Que l'on goûte dans les affections du cœur. L'amour, ce feu sacré, répand sur nos blessures Comme un baume enchanteur.

Oh ! aimons-nous, ma sœur ! Qu'ils passent les nuages ! Ils nous cachent peut-être un riant lendemain. Quand on connaît la vie on craint moins ses En se donnant la main.

Le douze mars ; ma sœur, ce jour là te rappelle Les plus doux souvenirs de notre humble foyer ; Conserve-en toujours la mémoire fidèle Comme échos du passé.

A. MORISSET.

Ste-Henedine, mars 1880.

LE CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

I

LES PLACERS

(Suite)

Ils se trouvaient près de la boutique d'un changeur. C'était une tente en toile, ouverte par devant. A l'entrée était une table en bois, faite de planches grossières et reposant sur deux troncs d'arbres, dont on n'avait pas encore enlevé l'écorce verte. Une balance, quelques petits tas de dollars ou de piastres, trois grandes pépites, un peu de poussière d'or, une feuille de papier blanc et deux revolvers étaient tout ce que l'on remarquait sur la table.

Derrière ce comptoir se tenait un homme maigre avec des lunettes sur le nez. Il était penché en avant et tenait d'une main la balance et l'autre était posée sur un revolver ; il tournait son regard vers la foule, immobile et muet, comme un renard qui épie sa proie.

Deux chercheurs d'or s'approchèrent du comptoir ; l'un d'eux tira de sa poitrine un petit sac en cuir qui pendait à son cou par un cordon, on vida le contenu sur la feuille de papier et dit en français :

—Voilà, papa Crochu ; pèse moi cela et donne-moi des piastres à la place ; mais ne me vole pas ou je renverse la baraque.

—Qui t'appelle ? grommela le banquier. Prends ton or et va ailleurs.

—Allons, allons, pas tant de paroles. Pèse-le, te dis-je, je ne détournerai pas les yeux de tes doigts crochus.

Le changeur enfonça sa main dans le petit tas de paillettes d'or, et prétendit que le métal n'était pas pur ; l'autre soutint le contraire en jurant. Tout en parlant et en discutant, le changeur pesa l'or et compta une certaine somme en piastres. Les chercheurs d'or quittèrent la boutique en disant que ce serait un fin renard, celui qui saurait les tromper.

Pardoes emmena ses amis. Lorsqu'il se vit assez éloigné du changeur :

—Je connais ce papa Crochu, dit-il. C'est le plus grand escroc que l'on puisse trouver dans toute l'Amérique. Il a fait en France dix ans de galère pour avoir signé de faux billets de banque. Vous croyez qu'il n'a pas trompé ce naïf blagueur ? Il l'a dupé trois fois. Premièrement, il a un poids en cuivre dans l'intérieur duquel il y a de l'or, et qui pèse par conséquent beaucoup trop ; secondement il ne leur a pas donné le prix de l'or, à beaucoup près, et, troisièmement, il a escamoté une partie de l'or de ces hommes, à travers le papier.

—A travers le papier ? s'écria Donat étonné. Est-ce que l'or passe à travers le papier ?

—Tu ne comprends pas ce que je veux te dire. Il y a deux ou trois feuilles l'une sur l'autre ; au milieu de chacune de ces feuilles, il y a une coupure que l'on ne peut apercevoir. Pendant qu'on parle et qu'on se dispute, le changeur joue avec ses doigts dans l'or, en apparence pour s'assurer qu'il est pur ; mais il remue les feuilles de papier de telle façon que les coupures s'ouvrent et une partie de l'or passe au travers. Il a volé de cette manière une once d'or à son dernier chaland.

—Et l'as-tu remarqué enfin cette fois ? demanda Victor.

—Certainement, aussi bien que je te vois. —Pourquoi n'as-tu pas prévenu ces pauvres chercheurs d'or ?

—Oui, si on calcule ainsi dans les placers, on s'attire à tous moments les affaires les plus dangereuses. Chacun pour soi : tant pis pour celui qui se laisse tromper. Si j'avais dit un mot, le changeur aurait appelé par un coup de sifflet, un cri ou tout autre signe, les gens des stores environnantes et nous aurions été entourés instantanément d'une vingtaine de gaillards menaçants. Les propriétaires des boutiques ont conclu une sorte d'alliance pour leur défense générale. Sans ce moyen, ils ne pourraient pas tenir longtemps ici.

Ils passaient en ce moment devant quelques stores où l'on vendait de la farine, du lard et d'autres provisions.

—Un jambon ! s'écria Donat. Mes amis, voilà un jambon ! Pardoes, achetez le ; nous ferons bombance. L'eau m'en vient à la bouche. Du jambon, mes amis, c'est un régal quand on n'a mangé depuis si longtemps que des galettes avec du lard à moitié gâté !

—Innocent ! dit le Bruxellois. Ce jambon coûte peut-être quatre onces d'or.

—Quatre onces d'or ? Pardieu, il fait bon avoir des pores ici. Quelques onces d'or, et il y a quatre jambons à un porc !

—Non, mais nous achèterons du tabac ; nous n'en avons presque plus, et cette consolation ne peut pas nous manquer.

Ils s'approchèrent de la boutique. Pardoes prit un paquet de tabac qui pouvait peser deux livres, et en demanda le prix.

—Cinq dollars, répondit-on.

—Plus de vingt-six francs ? grommela Donat. A ce prix, j'achète toute une charretée de tabac à Natten-Haesdonck.

—Il n'y a rien à dire, mes amis, remarqua Pardoes. Les prix baissent et haussent ici encore mieux qu'à la Bourse. Nous venons dans un mauvais moment ; il y a peu de tabac dans les stores. Si nous attendons jusqu'à demain, nous devrons probablement donner le double. — Venez, allons boire un grog dans cette grande tente.

—Si nous buvions plutôt une bouteille de vin ? demanda le baron qui paraissait de bonne humeur.

—Une bouteille de vin ? Elle coûte au moins un once d'or et nous avons à peine dix dollars à nous tous.

—Va donc pour le grog, puisque le vin dépasse nos moyens.

La tente dans laquelle ils entrèrent était remplie de gens qui se tenaient tous debout et avaient un verre à la main, car il n'y avait là aucun siège. Aussi, dès que les Flamands eurent vidé leur grog et payé quatre dollars, ils quittèrent cet endroit, où l'on frémissait en entendant le langage grossier des ivrognes qu'on voyait chanceler de tous côtés et où l'on suffoquait à cause de l'épaisse fumée de tabac qui empêchait de respirer.

—Venez, maintenant, mesieurs, dit le Bruxellois, nous en avons vu assez, et nous ne pouvons pas oublier que vos amis qui sont là-bas aimeraient aussi à venir dans la vallée et aux stores. Nous possédons encore six dollars. Nous en donnerons deux à Creps et à l'Ostendais pour avoir aussi un grog. Nous garderons les autres à tout événement.

Il s'arrêta cependant devant une tente spacieuse qui semblait remplie de monde, et dans

laquelle on entendait un grand bruit comme si une querelle s'y fût élevée.

—Que vend-on là-dedans ? demanda le baron.

—C'est une maison de jeu, répondit Pardoes se frottant le front en réfléchissant.

—Ah ! je le vois bien, dit Roozeman. Regarde le malheureux qui en sort ! Il est pâle comme un mort, l'écume lui sort de la bouche, il s'arrache les cheveux. Pauvre jeune homme, il a perdu peut-être en une heure la fortune qu'il avait arrachée à la terre par six mois d'un travail d'esclave !

—Il me vient une idée, murmura le Bruxellois. Les dollars que nous possédons encore ne peuvent nous être d'une grande utilité. Si nous allions nous risquer au jeu ? Avec un peu de bonheur, on y gagne souvent une grande fortune en quelques minutes.

—Non, non, je n'entre pas là pour un morceau d'or aussi gros que le poing ! s'écria Donat. Je n'aimerais guère perdre le lobe de ma seconde oreille.

—Et les camarades de la montagne ? objecta Victor. Irions-nous perdre l'argent qui leur appartient ? D'ailleurs, on se bat sans doute là-dedans...

Le mot n'était pas sorti de sa bouche qu'un coup de pistolet retentit dans la tente. Un mouvement violent, agita le groupe de joueurs, et il s'ouvrit immédiatement pour laisser passer quelques hommes qui portaient un cadavre mourant par les bras et par les jambes, tandis qu'au dessus de leurs têtes brillaient encore des couteaux menaçants et que d'affreuses imprécations remplissaient l'air. La victime qu'ils emportaient hors de la maison de jeu avait reçu une balle dans la poitrine ; le sang coulait encore de l'horrible blessure.

Les porteurs, qui n'étaient pas moins furieux et ne jurèrent pas moins que leurs ennemis, disparurent derrière la tente. Tout, dans la maison, reprit son train habituel et on entendit de nouveau la voix du banquier dominer le murmure des joueurs. Les Flamands, émus, poursuivirent leur chemin et gardèrent quelque temps le silence.

—Que vont-ils faire maintenant du cadavre du malheureux joueur ? demanda Roozeman.

Ils vont creuser un trou au pied du rocher et le couvrir de terre et de pierres.

—Sans autres cérémonies ?

—Rien. —N'y a-t-il pas de prêtre ici pour dire au moins une prière sur la tombe ? Demanda le Donat.

—Un prêtre ? répéta Pardoes. Un prêtre dans les placers ! il est venu un prêtre lorsque j'y étais. L'homme avait de bonnes intentions ; il commença à sermonner et voulait rappeler aux chercheurs d'or qu'ils étaient chrétiens. Savez-vous ce qui est arrivé ? Le pauvre prêtre, pour ne pas mourir de faim, a été obligé de chercher de l'or comme les autres. Personne ne le voulut pour compagnon, parce qu'il voulait entraîner par ses exhortations la liberté sauvage qu'on regarde ici comme l'unique avantage de la vie des placers. Il a été obligé de s'engager comme journalier au service d'un chercheur d'or. Oh ! il est resté depuis lors, je n'en sais rien. —Eh bien, Donat, que fais-tu donc, niais ? As-tu peur que le spectre du mort te poursuive ? Tu fais des signes de croix et tu cours avec les mains jointes. Je crois que tu trembles.

—Je prie pour l'âme du joueur assassiné et un peu pour la mienne répondit Donat. Je tremble, en effet, à l'affreuse pensée que le pauvre Donat pourrait aussi mourir dans ce pays maudit. Etre enterré dans un coin comme un chien, sans prêtre, sans prières ! pas même une petite place de terre bénite pour attendre le jugement dernier.

Pardoes éclata de rire.

—Oui, oui, ris toujours, murmura Donat avec un gros soupir. Chacun a ses idées. Je ne veux pas reposer ailleurs que dans le cimetière de Natten-Haesdonck, où reposent mes parents. Alors je serai au moins certain que Anneken fera mettre une croix de bois sur ma tombe et versera quelquefois une larme en mémoire de son malheureux Donat.

Et ces tristes pensées l'attendrissaient si fort qu'il commença à se frotter les yeux avec la manche de son long frac pour sécher deux larmes qui obscurcissaient sa vue.

Roozeman, dont l'esprit avait été assombri par la vue du cadavre et par les paroles de Donat, consola cependant son mélancolique ami en lui faisant espérer que Dieu, qui les avait visiblement protégés jusque-là, leur accorderait de retourner sains et saufs dans la belle et heureuse Belgique. Il parla de leur arrivée aux placers, des fouilles qu'ils allaient faire dès le lendemain, de l'activité avec laquelle ils travailleraient, de l'or qu'ils trouveraient probablement en abondance et qui leur permettrait de retourner bientôt en Europe riches et contents et de rendre heureux à jamais Anneken, Lucie, leurs parents et leurs amis.

L'esprit de Donat était extrêmement mobile. Il fallait peu de chose pour l'attrister et l'abattre ; mais peu de chose aussi suffisait pour lui faire envisager les choses sous un beau jour et lui rendre le courage et la confiance. Il souriait déjà aux joyeuses perspectives que le général Roozeman n'avait fait briller devant ses yeux que pour le consoler. Le jeune homme avait déjà oublié le cadavre, et causait du châteaueu qu'il allait acheter, de l'existence digne d'envie qu'il allait procurer à son Anneken, de ses petits yeux noirs et de la tendre affection qu'il savait bien qu'elle lui portait.

Pendant qu'ils s'encourageaient ainsi l'un l'autre par la peinture d'un bonheur très éloi-

gné, ils atteignirent le pied du rocher sur lequel était leur tente.

Le matelot maugréait et paraissait très fâché, parce qu'ils étaient restés si longtemps ; il voulait aussi aller aux stores ; et quoique la nuit commençât à tomber, il prétendit ne pas se priver de ce plaisir. Lorsqu'il apprit qu'ils avaient bu chacun un grog, il exigea un dollar et invita Creps à aller avec lui. Celui-ci refusa son offre en disant qu'il était trop fatigué et qu'il avait grand sommeil. L'Ostendais partit seul. Les amis, après avoir mangé quelques crêpes, bu un peu de café et posté leur sentinelle, s'envelopperont sous leur couverture et se glissèrent sous la tente. Un quart d'heure après, ils ronflaient si fort qu'on eût pu les entendre à cent pas.

Vers onze heures, Donat, en sentinelle diligente, se promenait de long en large près de la tente. La lune brillait dans un ciel pur ; elle n'était qu'à son premier quartier, mais elle répondait assez de clarté pour faire distinguer les objets de très loin comme des ombres noires. Donat pensait bien au cadavre du joueur tué, et disait tout bas une prière pour le repos de son âme ; parfois il s'imaginait voir dans les ténèbres une ombre qui prenait pour lui la forme du Mexicain que le matelot avait assassiné en route ; il entendait bourdonner à ses oreilles les effroyables malédictions du fils de l'innocente victime ; —mais il cherchait à se distraire et à se prémunir contre cette peur secrète en contemplant la vallée béante à ses pieds et pareille à un précipice à moitié éclairé. Des centaines de feux brûlaient ou couvaient encore ; les sentinelles et les rares hommes qui erraient dans la lueur rouge des flammes ressemblaient à des diables veillant sur des hommes répréhensibles. La vallée, avec ses ténèbres impénétrables, son silence de mort et ses murailles de rochers gigantesques, faisait une impression profonde sur l'esprit de Donat comme s'il avait cru voir le faubourg de l'enfer.

Tout à coup son attention fut attirée par le son d'une voix rauque qui s'élevait au loin derrière les broussailles. Il lui sembla qu'il y avait là des hommes qui se disputaient, car il entendait d'affreuses paroles et des menaces furieuses. Voyant quel qu'un s'approcher entre les sapins, il appréta son fusil et cria :

—Qui vive ? —Je vais tout à l'heure te tordre le cou, maudit Yankee ! répondit une grosse voix qui ne ressemblait pas mal au grognement d'un ours.

—Ah ! c'est toi, Ostendais ! dit Kwik en riant. Il me semble que tu as la tête lourde et les jambes faibles. Par ici, camarade, par ici !

—Qu'entends-tu ? hurla l'autre qui était encore occupé en imagination, à se disputer avec des hommes invisibles. Tu oses la répéter : Je suis un lâche ! Dis-le encore une fois !... meurs coquin....

Une balle siffla aux oreilles de Donat.

—Allons, allons, Ostendais, begaya-t-il tout étourdi. Je ne suis pas un ennemi. Je suis Kwik, ton ami.

Mais avant qu'il eût achevé ces mots, le matelot se jeta sur lui de tout le poids de son corps, et le prit à la gorge comme s'il voulait l'étrangler. Tous deux se renversèrent et roulerent par terre.

Le coup de pistolet avait fait sauter leurs compagnons hors de la tente ; ils furent encore plus surpris par le cri de détresse de Donat que le matelot, avec une force irrésistible, tenait cloué par terre, un genou sur sa poitrine, en criant comme un insensé :

—Des Américains me font taire ? Je broierai ainsi le cœur du plus fort Yankee !....

En ce moment, leurs amis, réveillés, s'élançèrent au secours du pauvre Kwik et l'arrachèrent des mains du matelot. Celui-ci ne les reconnut plus et voulut se battre avec tous. On lui prit ses armes et on tâcha de le calmer ; mais il tapait, ruait et mordait comme un possédé.

—Le lasso ! le lasso ! cria le Bruxellois.

—Voilà ! voilà ! Je voulais justement lier la bête féroce. Vite ! vite ! il nous attirera une punition du ciel par ses horribles blasphèmes !

Pardoes entortilla le matelot dans le lasso. L'ivrogne se débattit encore un moment, puis il tomba lourdement sur le sol, sans mouvement. Il rugissait comme un lion ; ses malédictions éveillaient les échos de la vallée.

—Donnez-moi sa couverture, dit le Bruxellois. Ne soyez pas si émus, messieurs ; ce n'est que l'ivresse. Demain, il ne saura plus ce qu'il a fait. Retournez dans la tente, camarades ; je monterai la garde et je veillerai sur lui pendant une couple d'heures. Dans dix minutes il dormira comme une souche.

Lorsque les autres furent rentrés sous la tente, Donat dit à Jean Creps qui était couché à côté de lui :

—M. Creps, j'ai encore une idée.

—Allons, tais-toi, Donat ; on dirait que nous sommes ensorcelés.

C'est justement ce que je pense. J'ai souvent entendu parler de grands trésors qui étaient cachés dans le poison ; mais ici, il n'est pas besoin d'un dragon à sept têtes pour cracher du poison. Le poison est dans l'air, et je commence à croire que nous finirons par devenir tous enrages. Songez donc, pour l'amour de Dieu, jusqu'où cela va : tout à l'heure, lorsque cet animal écumeux était couché sur ma poitrine, j'avais une effroyable tentation de lui lever le nez ; mais je n'ai pas encore respiré assez de poison, car je ne l'ai pas fait ; Jean, monsieur Jean, voilà qu'il recommence à hurler.

Un ronflement sourd lui répondit. Il laissa retomber sa tête avec découragement sur son havre-sac et murmura :

—Heureux gaillards ! ils dorment et ronflent comme s'ils étaient dans un lit de plumes. . . . Pourquoi mon cœur n'est-il pas aussi fort que le coffre. . . le coffre ou le bon Dieu l'a renfermé ! . . . De l'or ? de l'or ? J'aimerais mieux me battre contre un dragon à sept. . .

Et lui aussi, dompté par la fatigue, succomba sous le poids de son sommeil.

## II

## LES FOUILLES

Le lendemain, quand Jean Crept, dont c'était le tour de faire la cuisine, éveilla ses camarades pour prendre le café et manger des galettes, le matelot ronflait encore sur la dure, sous une couple de couvertures.

On fut obligé de le rouler à droite et à gauche pour lui faire ouvrir les yeux. Il se leva et frota son front alourdi, comme un homme qui ne sait où il est, ni ce qui se passe.

Ses compagnons lui rappelèrent sa brutalité de la veille et ne lui épargnèrent pas les reproches. Le baron surtout paraissait indigné et exhalait sa colère en paroles amères, parmi lesquelles le mot canaille blessa profondément le matelot. Cependant, il dissimula sa colère pour le moment. Il s'excusa en disant qu'il était ivre et qu'il s'était querellé avec des Américains, grise comme lui. Le jeu était la cause de tout ; il avait risqué son dollar ; la chance lui avait souri et il en avait gagné une quinzaine d'autres. Il avait dépensé tout cet argent en grogs ; et, cependant, il assurait qu'on devait y avoir versé quelque chose pour le rendre si étourdi et si furieux. En tout cas, c'était un petit malheur ; cela pouvait arriver à tout le monde, croyait-il, et désormais il se défierait de la boisson empoisonnée des placers. Pardoes, qui était son ami, le défendit. Ainsi fut pardonné et oublié l'incident.

—Ne perdons pas trop de temps, dit le Bruxellois. Donat, va chercher le mulet et charge-le ; nous enlèverons la toile et nous nous préparerons en toute hâte pour le voyage. Aujourd'hui, mes amis, nous devons encore marcher pendant trois heures, les chemins sont difficiles, ce qui veut dire que, comme ailleurs, il n'y a pas de chemins. Nous tâcherons, autant que possible, de suivre le cours de la rivière. Je connais cette contrée et je sais où est situé le placer que le Français m'a désigné. C'est aujourd'hui mardi ; avec les provisions que les muletiers nous ont données, nous pouvons vivre encore une semaine. Dimanche prochain, nous serons au stores, qu'on trouve plus haut près de la rivière, acheter de nouvelles provisions avec l'or que nous aurons trouvé.

Ils partirent quelques minutes après, assez contents, soupirant après l'endroit où ils allaient enfin commencer leur métier de chercheurs d'or.

Après plusieurs détours entre les éloignés montagnes, après s'être rapprochés, puis éloignés vingt fois de la rivière, pour éviter les lits profonds des torrents à sec, ils arrivèrent enfin, vers midi, sur une hauteur d'où l'on voyait une petite vallée, au milieu de laquelle le Yuba coulait en murmurant.

Le Bruxellois regarda un instant avec attention dans la vallée, puis il dit :

—Camarades, nous y sommes. Regardez-là, tout en bas, ces trois creuses, vous en comptez sept, n'est-ce pas ? Cette petite rivière qui descend de la montagne, cette haute cime avec ses sapins majestueux, oui, oui, c'est le placer que le Français a quitté. Coupons sur cette hauteur le bois qu'il nous faut pour dresser notre tente, pour établir notre claie et faire du feu. Alors nous descendrons et nous chercherons une place convenable pour commencer notre travail. Nous sommes tout à faits seuls, nous n'avons rien à craindre des autres chercheurs d'or.

Heureux de toucher enfin au but de leur voyage, ils se mirent gaiement et en chantant à abattre du bois ; en peu de temps, ils en eurent plus qu'il n'en fallait pour la journée. Arrivés dans la vallée, ils voulurent se mettre immédiatement à chercher de l'or ; mais Pardoes leur fit auparavant dresser la tente pour y placer les provisions et les armes, et commanda à Donat de mener le mulet plus loin, vers une partie de la vallée couverte de plantes vertes.

—Venez, maintenant, dit-il aussitôt qu'ils eurent obéi, prenez les bêches, les pioches et un plat de fer blanc.

Pendant qu'ils le suivaient et qu'il regardait alternativement la terre, la rivière et les rochers, comme pour reconnaître une place favorable, il ajouta :

—Ne soyez pas trop impatients, camarades, il n'est pas certain que nous trouvions dès aujourd'hui la terre aurifère. Cette terre se trouve souvent à vingt pieds de profondeur ; mais ne vous découragez pas pour cela ; car très souvent on finit par se féliciter d'un travail que l'on croyait inutile et perdu. Les pépites, quand il y en a, gisent d'ordinaire très profondément, même sur les rochers durs, sous la terre d'alluvion. Je crois que nous ferons bien de creuser à l'endroit où nous sommes maintenant : cet endroit est dans la ligne des puits où le Français et ses compagnons ont trouvé beaucoup d'or. Je vais tracer la circonférence de notre puits ; mettez-vous gaiement à l'œuvre.

Donat fit le signe de la croix et marmotta une prière pendant qu'il donnait le premier coup de pioche dans la terre. D'autres se mirent à travailler et, d'après eux, le trou devait être bientôt creusé ; mais les cailloux et les pierres sur lesquels leurs outils frappaient constamment, firent évapour immédiatement cette illusion.

Ils travaillaient néanmoins avec tant d'ardeur, qu'au bout de peu de temps la sueur coulait à grosses gouttes de leurs fronts. Le baron s'était mis à la tâche avec une passion fébrile ; il semblait poussé par une folle hâte et murmurait des paroles intelligibles ; mais après une couple d'heures, ses mains délicates étaient couvertes de cloches. Épuisé et succombant à la lassitude, il proposa de se reposer pendant un quart-d'heure pour reprendre haleine.

Le matelot, qui n'avait pas oublié les durs reproches sur son ivrognerie, s'écria qu'il ne s'agissait pas de se reposer, qu'on ne venait pas en Californie pour faire le paresseux, et que noble et canaille devaient travailler également.

Le baron, blessé par cette raillerie, lui dit quelques mots aigres. Il s'éleva une grande dispute, et les deux amis étaient près de s'entretenir dans le puits même. L'intervention de Pardoes calma les esprits ; et, comme on s'était reposé, on reprit le travail avec une nouvelle ardeur.

Chaque demi-heure, Donat demandait au Bruxellois :

—N'y sommes-nous pas encore ? Voilà une poignée de terre. Regarde bien s'il n'y brille pas d'or !

Les autres n'étaient pas moins impatients et examinaient de près les petits cailloux et l'argile que remuaient leurs pioches pour découvrir l'incertement si désiré des paillettes d'or ; mais le Bruxellois leur dit que leurs peines étaient inutiles, et qu'ils ne trouveraient l'or qu'après avoir traversé une couche de sable gris ou rougeâtre.

La nuit allait tomber ; les travailleurs avaient déjà creusé si profondément, qu'ils ne voyaient plus que le ciel au-dessus de leurs têtes. Le découragement commençait déjà à refroidir leur enthousiasme et à leur faire sentir leur extrême fatigue, lorsque Pardoes s'écria avec joie :

—Nous y sommes ! Nous avons atteint l'or !

Des cris frénétiques répondirent à cette nouvelle, et un triple hurra s'éleva du puits.

—Vite, donnez-moi une couple de pelletées de ce sable rougeâtre, et je verrai, en le lavant dans la rivière, ce que nous devons en attendre.

Tous sortirent du trou avec une curiosité fébrile et le cœur battant d'émotion. Pardoes jrempla le plat de fer blanc dans la rivière, le secoua et délaya la terre qui y était, de telle sorte qu'elle s'écoulait avec l'eau, tandis que l'or et les cailloux, qui étaient plus pesants, restaient au fond du plat.

Alors, il enleva autant que possible les pierres et continua à laver jusqu'à ce qu'il crût pouvoir juger de la quantité d'or. Ce travail dura assez longtemps et la nuit était déjà si avancée, que Pardoes ne pouvait distinguer qu'avec peine ce qu'il y avait au fond du plat.

—Eh bien ! eh bien ! s'écria Donat frémissant d'impatience, l'avons-nous atteint ? Y a-t-il de l'or, beaucoup d'or ?

—Il y a de l'or, répondit le Bruxellois en leur montrant le plat. Voyez les paillettes dans le sable. Beaucoup ou peu, je ne puis en juger, faute de lumière. Allumons le feu, nous le saurons.

Tous le suivirent du côté de la tente. Donat faisait des bonds extravagants et était à moitié fou de joie. Il n'y avait plus de doute pour lui qu'il ne recueillît en peu de temps de grands trésors, et qu'il ne pût bientôt quitter un pays où tout était mauvais et horrible, l'or seul excepté.

Lorsque le feu fut allumé et qu'on put voir, à la flamme du bois résineux, ce qu'il y avait dans le plat, Pardoes grommela avec décection :

—Il y a de l'or, vous le voyez briller ; mais la quantité est minime. Si nous ne trouvons pas de terre qui contienne de plus nombreuses et de plus grosses paillettes, nous ne gagnerons pas assez pour acheter notre nourriture quotidienne dans les stores. Ne vous découragez pas cependant après une tentative défavorable ; cette couche de sable peut être très épaisse, et au fond elle deviendra probablement plus riche.

Les compagnons prirent tour à tour le plat et regardèrent avec étonnement les petites paillettes presque sans poids qui brillaient au fond, à la lueur des flammes.

—C'est drôle, s'écria Kwik, on dirait que ce sont des petites écailles de poissons !

—Pas de bêtises, dit le matelot. Venez, continuons à travailler encore une heure ou deux ; l'obscurité ne nous empêchera pas d'approfondir le trou.

—Travailler ? encore travailler maintenant ? soupira le baron en montrant ses mains dont l'une était rouge de sang.

—Non, non, nous allons manger et nousoucher, comme d'habitude, dit Pardoes d'un ton impérieux. Il n'est pas prudent d'épuiser ainsi en un seul jour toutes ses forces, jusqu'à risquer de se rendre malade. Nous devons travailler de manière à pouvoir travailler longtemps.

Il n'y avait rien à répondre à cela ; le souper fut apprêté et dévoré avec un appétit féo. On plaça le matelot en sentinelle, et tous les autres se traînèrent sous la tente et se couchèrent en rêvant à l'or qu'ils trouveraient le lendemain.

Le jour suivant, à la première lueur du matin, la claie fut portée au bord de la rivière et placée sur un soutien en bois, de manière qu'on pût la saucer.

Cette machine à la forme d'une barquette : la partie supérieure est un tamis grossier ; au-dessous, sur le sol, sont clouées une quantité de lattes croisées, et au milieu il y a une ouverture. On verse la terre aurifère sur le tamis et on l'arrose abondamment d'eau, en secouant la claie avec force. Le tamis retient les cailloux et les pierres et ne laisse passer que le gravier et la terre aurifère. Dans la claie, cette terre est changée en une boue liquide par le clapotement de l'eau et elle passe par l'ouverture avec le plus

gros du gravier, tandis que les paillettes d'or, mêlées avec un peu de sable restent derrière les lattes croisées. On sèche ce reste au soleil dans un plat ; en soufflant puissamment, on disperse le sable et on a enfin de l'or pur, en paillettes, ne ressemblant pas mal à des écailles de poisson.

Tel était du moins l'appareil des chercheurs d'or flamands, et ce procédé leur fut indiqué par le Bruxellois.

(La suite au prochain numéro.)

## FRANCE ET CANADA

En France, l'on continue à s'occuper de nous.

Les derniers numéros du *Courrier du Soir*, consacrent un article élogieux aux *Chants Canadiens*.

Voici cet article :

« Je ressemble aujourd'hui à un âne. Ce n'est pas à celui de Balaam ni à celui de Victor Hugo. Je ne sais plus au juste quel âne c'était. Il avait également faim et soif et se trouvant à même distance d'un seau d'eau et d'une botte de foin, il se laissa mourir de faim entre les deux.

« D'une part, on me pousse à continuer mes histoires de troupiers ; de l'autre, je suis bien en retard envers M. J.-A. Pison qui a bien voulu m'adresser d'Arthabaska, dans la province de Québec, ses *Chants Canadiens* publiés à l'occasion de la fête française du 24 juin, et dont j'ai déjà dit un mot aux lecteurs du *Courrier du Soir*. J'aime les Canadiens et les pantalons rouges. J'ai bougonné un peu contre les journalistes parisiens qui ne répondaient pas aux avances de leurs confrères québécois, et si je les imitais, ils seraient en droit de me dire : Vous en être un autre.

Toute réflexion faite, il y a moyen de faire p'une pierre deux coups. Les audacieux font fortune à Java, et j'insère carrement quelques mots de bibliographie sous ce titre de : *Récits militaires*.

Il ne faut pas pour cela autant de toupet qu'il semble au premier abord. Ce qui vibre dans les *Chants canadiens*, c'est un patriotisme ardent. Ils racontent les vieilles gloires des combattants français en Amérique. Ils résonnent comme un clairon de guerre nous apportant par-dessus l'Atlantique les échecs des batailles du temps passé.

Dans sa forme concise, l'histoire entière du Canada français se déroule en soixante-dix-huit pages où rien n'est omis, ni les défenseurs oubliés de la patrie, ni l'Angleterre à laquelle on démontre qu'elle n'a pas à prendre ombrage du culte que les Français d'Amérique gardent au vieux pays, ni les Acadiens, ces fiers pionniers de France qui ont combattu un contre cent jusqu'à la fin, toute la Nouvelle-Angleterre.

Vous aimez comme nous le feu de la bataille,

La ferveur éclairée de la mitraille,  
La clameur des clairons et le bruit du tambour,  
Jaloux de labourer la terre américaine,  
Aux vieux canons du fort Duquesne  
Répondait aussitôt le canon de Louisbourg !

Car le Canadien n'est pas égoïste. Il chante tous ceux qui luttèrent à ses côtés pour la France ; il ne méprise pas ses vieux alliés les Hurons, qui ont auprès des pères déployé contre les Anglais autant de courage qu'auprès des fils les Kabyles de Wissembourg contre les Allemands :

Semence doublement féconde,  
Leur sang près du nôtre a coulé,  
Et devant leur mâle courage  
A pâli de crainte et de rage  
L'ennemi vingt fois refoulé !

Tout à tour fêtant la grandeur future de son pays ou sa grandeur passée, l'auteur s'adresse aux expatriés qui vont fonder de tous côtés des Frances jeunes et immortelles et suivant sa pittoresque expression « continuer le Canada » de l'autre côté de la frontière ; ou bien, après avoir souhaité la bienvenue aux visiteurs de France, il reprend le passé et nous montre, après l'exode des grands seigneurs suite de la conquête, les paysans continuer seuls leur œuvre nationale aujourd'hui indestructible.

La pièce intitulée « Nos gloires » est un Panthéon en raccourci où brillent tous

les noms français d'Iberville, Frontenac, Cartier, Daulac, Verchères, Champlain, Lévis, Brébeuf, Lallement, Laval, Maisonneuve, La Salle, Joliet, Marquette, Latour, Montcalm, Salaberry, Bédard, Viger, Papineau, Plessis, de Lorimier, Duquet, Cardinal, Lafontaine, Laverdière, Garneau, Ferland, Crémazie. Je n'en passe aucun, parce que plusieurs sont oubliés ici et qu'un trop grand nombre y ont toujours été inconnus.

Du reste, Salaberry et Crémazie, le soldat et le poète, ont chacun leur pièce spéciale. C'est le double point de vue qui ressort de l'ensemble de l'ouvrage. Ici, la célébration de la pensée ; là, l'imprégnation contre le traître qui vendit Québec aux Anglais, ou le chant du drapeau, sommet culminant de l'ouvrage. Dans ces vers que nous connaissons par plusieurs journaux d'Amérique, il en est qui semblent inspirés par une réminiscence hardie d'énergiques paroles du général Pourcet dans son réquisitoire contre Bazaine et que je cite de mémoire :

—S'il tombe, on se relève pour le porter plus loin. Cela est simple et cela suffit.

Ecoutez plutôt ;

Le lourd boulet pourra l'atteindre,  
Le feu consumer ce haillon  
Et le bras chargé de l'étreindre  
Rouler dans le sanglant sillon,  
Mais pour que l'ennemi s'empare  
Aux sons aigus de sa fanfare  
De ce vieux drapeau tout criblé  
Il faut que l'airain redoutable  
Fauche, en son œuvre épouvantable,  
Tout un régiment mutilé !

Ceux qui auront lu l'ouvrage dont je mets volontiers mon exemplaire à la disposition de mes lecteurs diront si j'ai eu tort d'en parler sous ce titre *Récits militaires*. L. B.

## UN PRÉCIEUX TÉMOIGNAGE

Tous les jours, un grand nombre de médecins et chimistes adressent spontanément à M. Bravais leurs félicitations pour l'heureuse découverte dont il a doté la science. M. Bravais a le droit d'en être fier, car jugé par ses pairs, il avait à craindre toutes critiques, si l'emploi de son fer avait révélé le moindre inconvénient. Le public a donc toutes les garanties possibles, puisque toutes les Facultés de médecine sont d'accord pour approuver et recommander le Fer Bravais.

Parmi les attestations louangeuses que reçoit M. Bravais, il en est une qui intéresse les populations catholiques, à cause de la personnalité sacrée dont il est question.

A. M. RAOUL BRAVAIS, *Chimiste*,  
13, rue Lafayette, à Paris,  
Rome, le 4 février 1877.

« Les résultats prompts et efficaces que j'ai obtenus sur divers de mes clients atteints d'anémie auxquels j'ai administré le Fer Dialysé Bravais par gouttes concentrées, m'autorisent à donner le plus haut témoignage à l'éminent auteur, M. Raoul Bravais, déclarant avant tout que cette préparation a été reconnue par moi supérieure à toutes autres préparations ferrugineuses qui, très souvent, sont d'une digestion si difficile pour les estomacs trop sensibles. Je dois principalement en certifier les bons effets que j'observe journellement sur un très auguste Personnage octogénaire, lequel, non-seulement en supporte les effets sans aucun embarras, mais encore retire de son emploi les avantages qu'inutilement il avait attendus de toutes autres préparations ferreuses. »

GIUSEPPE PELAGALLO,  
*Médecin particulier de*  
SA SAINTÉ LE PAPE.

En vente chez MM. Lavolette & Nelson.

## PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, *Chimiste*,  
646, rue Ste-Catherine, Montréal.





LA JEUNE BIENFAITRICE



NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons dans quelques jours la publication d'un des derniers et des plus intéressants romans illustrés de JULES VERNES, intitulé :

LE CAPITAINE DE QUINZE ANS.

Nous sommes sûrs que ce roman aura un grand succès.

Résolutions adoptées à la 14e Convention Nationale des Canadiens-Français des Etats-Unis, tenue à Springfield les 5 et 6 octobre 1880

10. Cette convention proclame plus solennellement que jamais l'extrême importance pour nous, Canadiens-français, de demeurer ce que nous sommes, c'est-à-dire Canadiens-français de cœur, de parole et d'action. Récommandation pressante à nos compatriotes de faire en sorte que l'éducation domestique et scolaire soit avant tout française ;

20. Partout où existent des écoles françaises, qu'elles soient maintenues à tout prix et que l'on s'efforce de les perfectionner. Quand à la subvention de ces écoles, cette convention croit que les moyens politiques sont les plus aptes à nous l'obtenir ;

30. Encourageons de tous nos efforts la presse française en tant qu'elle sera le champion des saines doctrines nationales et religieuses et non le porte-étendard de l'irrégion ;

40. Célébrons notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste, et rendons à nos frères du Canada la gracieuse invitation qu'ils nous ont déjà faite à deux reprises différentes ;

50. Partout où des sociétés de secours mutuels existent, qu'elles soient maintenues. Nous suggérons que ces sociétés soient plus faciles et libérales dans des conditions particulières d'âge et de santé ;

60. Pour nous, Canadiens-français des Etats-Unis, l'augmentation de notre bien-être sera le résultat d'un changement dans notre manière de vivre. L'économie pratique dans tous les positions sociales nous fera arriver à une aisance relative qui aura pour conséquence immédiate d'augmenter notre influence. Le respect mutuel, la sympathie réciproque et un cordial appui donné à nos compatriotes de préférence aux étrangers, ainsi que l'éloignement graduel de toute antipathie et animosité nous feront mieux apprécier des autres nationalités ;

7e. Le réveil qui semble se produire cette année chez nos compatriotes doit être fortement encouragé. Plus que jamais, prenons une part active à toutes les affaires politiques et sociales de notre patrie d'adoption. Cherchons à obtenir notre part de droit et de privilèges qui nous revient à raison de notre nombre. Cette Convention recommande instamment la formation de clubs politiques dans toutes les localités où les Canadiens sont suffisamment nombreux ;

80. Cette Convention condamne fortement la tendance de beaucoup de Canadiens à changer leurs noms et à ne parler que l'anglais dans leurs familles ;

90. Les Conventions ont eu pour effet de nous faire connaître les uns les autres, rapprocher les groupes canadiens, établir entre eux des relations plus étroites, nous faire remarquer de nos concitoyens d'origine étrangère ; elles forcent ainsi à nous respecter davantage, nous instruire et nous éclairer mutuellement ;

100. La Convention a décidé qu'il n'est pas opportun de se déclarer directement pour l'un ou l'autre des deux partis qui se disputent l'administration du pays.

Fièvres.—Les fièvres malignes, la constipation, l'engourdissement du foie, la névralgie et les maladies nerveuses se guérissent promptement par l'usage de ce remède si efficace "Les Amers de Houblon." Il répare les ravages de la maladie en purifiant le sang et fortifie les personnes âgées et infirmes. Voir l'annonce dans une autre colonne.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Nous prions ceux de nos lecteurs qui enverront des solutions, ou toutes autres communications concernant ce département, d'adresser leur lettre comme suit : "Jeux d'esprit," bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

RÉPONSES JUSTES.—Delle E. B., Québec : Nos. 1, 2, 3, 5 et 6. A. Musand, Montmagny : Nos. 1, 3, 5 et 6. Melle Emma Cinq-Mars, Montréal : Nos. 5, 6. T. A. C., Québec : No. 5. Nous acceptons votre offre avec plaisir. C. Florence, Montréal.—Nos. 1, 2, 3, 5 et 6. Melle J. Denault, St-Timothée.—Nos. 1, 2, 3. L. Dolbec, Québec.—Nos. 1, 2, 3, 5, 6. Thomas Fortin, Montréal.—Nos. 2 et 3.

No. 7.—ÉNIGME

Il est certain être invisible Qui ble-se nos cœurs malgré nous, Le lieu le plus inaccessible N'est point à l'abri de ses coups. De lui l'oisiveté, presque toujours, accouche. Du matin jusqu'à l'heure où le soleil se couche, Loin de l'objet aimé, partout il suit nos pas. Son attente fâcheuse, aux plus fiers potentats, Pour le peu qu'il les touche, Fait étendre les bras. [bouche. Quelquefois même aux rois il fait ouvrir la Les plats et faux écrits le font naître, et souvent L'orateur le débite, et l'imprimeur le vend.

No. 8.—CHRONOGRAMME SIMPLE

Monsieur le Docteur, disait la Charmante et Curieuse Comtesse de X, dites-moi gentiment, Là, entre nous, l'année Véritable de la naissance de ma rivale, la marquise de I ? Que répondit le docteur ? La réponse, lecteur, se trouve dans la phrase même formant la question.

No. 9.—ENFANTILLAGE

Bébé a grandi, il s'appelle maintenant Eugène, ou Edouard, ou Louis, ou etc., il pourra donc trouver facilement dans les trois croix qui suivent, six prenoms :

Table with 3 columns (S, A, T) and 6 rows (N, L, E, U, I, R) containing letters to form names.

(Extraits des Heures de Loisir.)

No. 10.—PROBLÈME

Arrangez les chiffres de 1 à 9 dans un ordre tel qu'en les additionnant ensemble on forme la somme de 100.

SOLUTIONS

No. 1.—Mer-cure.—No. 2. Mer-veille.—No. 3. Sourire.—No. 4. Troyes, Foix, Cete (3 fois 7).—No. 5. Papa-Maman.—No. 6. Bébé-Bonbon.

CHOSSES ET AUTRES

— Une conférence a eu lieu à Manchester (Angleterre) dans le but d'aviser aux moyens d'empêcher les enfants de fumer.

—Les autorités militaires font transporter à la citadelle de Québec le dépôt d'armes de l'île Ste Hélène à Montréal.

—Deux des principaux orateurs nihilistes ont été pendus à la forteresse de Saint-Petersbourg, le 17, à 8 heures.

—M. François Leclaire, autrefois de Québec, vient d'être élu à la législature du Vermont. M. Leclaire réside à Winoski depuis un certain nombre d'années.

—Montréal est éclairé par des réverbères depuis le 8 novembre 1815, soit 65 ans.

—Blanqui, le vieux révolutionnaire, va publier un journal sous le titre Ni Dieu ni maître.

—Plus de deux millions de cartouches à balles sont arrivées d'Europe pour la milice du Canada et sont emmagasinées à la citadelle de Québec.

—La ligue agraire de Cork a ordonné à tous les fermiers d'empoisonner les retraites des renards, afin d'empêcher la chasse durant la saison prochaine.

—Le pape en parlant aux évêques irlandais a exprimé une grande sympathie pour les souffrances du peuple irlandais, mais il a fortement conseillé d'éviter tout acte criminel et de n'entretenir aucun principe révolutionnaire.

—L'impôt sur le tabac a produit pendant le mois d'octobre, dans le district de Joliette, la somme de \$1,700.52.

—Il est question d'établir à Ottawa une fabrique de papier, pour les fins de laquelle on emploierait le bran de scie comme matière première.

—Les dames catholiques de San Francisco ont envoyé au pape Léon XIII une magnifique paire de souliers brodés. Sa Sainteté a promis de les porter le jour de Pâques prochain.

—On s'occupe actuellement à Québec de la cause de béatification et canonisation de Mgr Laval. M. le Grand-Vicaire de Rimouski a été appelé en témoignage.

—Il est sérieusement question de construire un chemin ferré qui relierait Québec à la Malbaie. On assure même qu'un projet de loi pour la formation d'une compagnie sera soumis à l'approbation de la législature provinciale.

—M. Pelletier, de St-François, Bellechasse, a été la victime d'un triste accident. Il venait de recevoir aux chars un bœuf, quand à quelques pas de là, l'animal furieux s'est retourné contre son maître et l'a tué.

—On dit que le gouvernement impérial est en négociations avec notre gouvernement fédéral dans le but de procurer un établissement dans le Nord-Ouest pour plusieurs pauvres familles irlandaises. L'Angleterre paierait le transport et le Canada pourvoierait de terres les nouveaux colons.

—On a retiré du fonds d'un puits, à Dover, N.-H., le corps d'un jeune Canadien français nommé Trudo, qui était disparu de Great Falls depuis quelques jours. Les médecins qui ont fait l'autopsie déclarent que le jeune Trudo a été tué avant d'être jeté dans le puits.

Les annonces de naissances, mariages et décès sont insérées à raison de cinquante centins.

DÉCÈS

A Longueuil, le 1er courant, Dame Marie-Antoinette Normand, épouse du capitaine Charles Bourdon, âgée de 35 ans.

Bien que malade depuis plusieurs mois, sa mort a surpris comme elle a plongé dans la douleur, un mari respectable, des enfants désolés et de nombreux amis, surtout les pauvres qui n'auraient pas oublié la main bienfaisante qui leur prodiguait les soins les plus empressés. Si par ces excellentes qualités, surtout la douceur de son caractère, madame Charles Bourdon a su semer de roses célestes le chemin de la vie, à son mari et à ses enfants, ses charités de chaque jour lui assureront au delà de la tombe le souvenir de bien des malheureux qu'elle a secourus et consolés ; l'on peut dire en un mot que si elle a fait le bonheur de son mari et la joie de ses enfants, elle a été la Providence des pauvres.

Les funérailles ont eu lieu lundi, le 22 courant, à Longueuil, à 9 heures a.m.

Avis important.—C'est avec un vif plaisir que nous recommandons au public l'établissement de nouveautés de MM. Pilon et Cie., surtout depuis que cette maison bien connue a adopté le système de ne vendre ses marchandises qu'à un seul prix, et nous sommes certains que les acheteurs y trouveront entière satisfaction. Cette maison achète pour argent comptant et ne fait pas pour un sou de crédit, ce qui lui permet de vendre à très-bas prix, car elle n'a pas à payer des intérêts, etc., comme les maisons qui achètent à crédit, et qui, par conséquent, sont obligées de vendre leurs marchandises plus cher, afin de faire des profits. Toutes les marchandises sont marquées en gros chiffres, afin que l'acheteur puisse comprendre et s'éviter le trouble de marchander. Un système que vient aussi d'inaugurer cette maison et que l'acheteur intelligent ne peut manquer de saisir, est une remise de 5 par cent sur toutes les emplettes faites à cette maison, et qui est une preuve de sa grande libéralité envers les acheteurs, qui, de plus, sont servis avec célérité. Enfin, à plus d'un titre cet établissement mérite l'encouragement du public.

Mères ! Mères ! Mères ! ! !

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? Si tel est le cas, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

Toux.—Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge.—LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les Orateurs et les Chanteurs reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement. Déliez-vous des contrefaçons, elles sont très nuisibles. Les véritables "Brown's Bronchite Troches" se vendent seulement par boîtes.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 25 novembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOURÉUX, 589, rue Ste-Catherine. Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TREMPÉ, 698, rue St-Bonaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 248.—MM. J. W. Shaw, T. Gagnier, M. Toupin et P. Giroux, Montréal ; L. O. P. Sherbrooke ; M. Lalandy, New-York ; Un amateur Ottawa ; T. Lacasse, Lowell, Mass. ; V. Gagnon, F. Côté, Z. Delannais, Québec ; A. C., St-Jean ; Trifuvien, Trois-Rivières ; N. P., Sorel

CORRESPONDANCE

J. W. S., Montréal.—Journaux reçus. Merci. V. Peyras, Aix (France).—Merci pour les numéros de l'Echiquier. M. Lalandy, New-York.—Avez-vous reçu nos diagrammes ? V. Gagnon, Québec.—Vous aurez une réponse dans quelques jours.

NOUVELLES

—Le Huddersfield College Magazine paraîtra pour la première fois en janvier 1881 sous le titre de British Chess Magazine.

—Il est question d'organiser un grand tournoi de six parties jouées simultanément par le téléphone entre le "Philadelphia Chess Club" et le "Manhattan Chess Club," de New-York.

—Le Dr Max Lange vient de publier en allemand une deuxième édition de son recueil de parties de Paul Morphy, lequel comprend 293 parties et 7 fins de parties du célèbre maître américain.—Stratège.

—Le Star annonçait, il y a quelques jours, qu'un cercle d'échecs vient d'être fondé en cette ville, sous le nom de "Cercle Victoria." Tous les membres de la nouvelle confrérie échiquéenne sont d'excellents joueurs et se proposent de lancer un défi à leurs confrères du "Montreal Chess Club." Cette nouvelle sera sans doute agréable aux amateurs d'échecs.

MAGNIFIQUE CHANCE.—A vendre un traité d'échecs, de 500 pages, par Philidor, le célèbre maître français ; cet ouvrage, qui comprend aussi les traités de Greco, Stamma et Ruy Lopez, est offert pour la modeste somme de \$2.50. Le livre a été expédié franc de port. C'est une excellente occasion de se procurer un ouvrage de première classe sur les Echecs. Prière de s'adresser au Dr Lamoureux ou à M. O. Trempe

—Voici le résultat du tournoi Toronto vs. Hamilton :

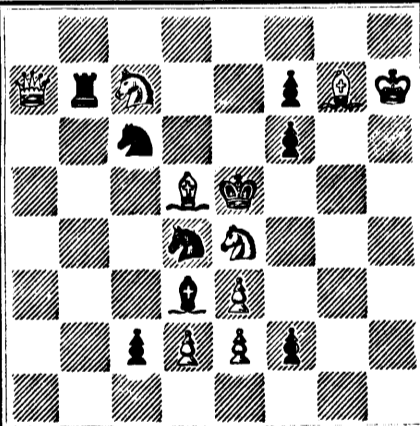
Table with 2 columns (Toronto, Hamilton) and 11 rows of player names and scores.

PROBLÈME No. 251.

LETTRE "Y."

Composé par M. H. D. MORWOOD, Détroit (E.-U.)

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

Solution du problème No. 248.

Table with 2 columns (Blancs, Noirs) and 2 rows of moves.

131e PARTIE

Jouée il y a quelques temps en Allemagne.

Gambit Ecossais.

Table with 2 columns (Blancs, Noirs) and 18 rows of chess moves.

Les Blancs abandonnent. (c)

NOTES.

- (a) Faible ; ce coup permet aux Noirs d'enlever rapidement la partie. (b) Il n'y a plus rien à faire. Si 16 P 3e C R, F pr T, 17 Dr pr C, T 8e D. (c) La D est perdue.

Guérison de la Consomption

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétal pour la guérison intallible et permanente de la Consomption, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses...

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

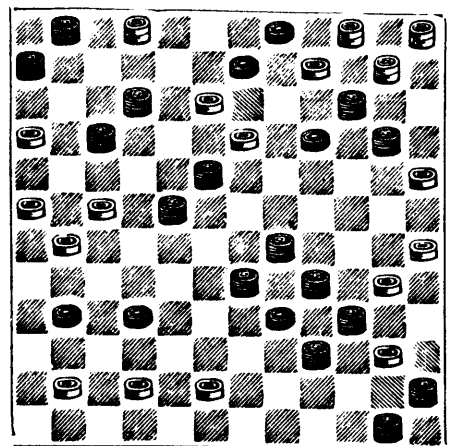
AUX CORRESPONDANTS.

Solutions justes du Problème No. 240

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux.

PROBLÈME No. 242

Composé par M. P. D. Léonard, North Brookfield Mass. NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 239

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show numbers for various pieces.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 19 novembre 1880.

Table listing prices for FARINE (wheat, rye, buckwheat) and GRAINS (wheat, rye, barley).

Table listing prices for LAITIÈRE (butter, cheese) and VOLAILLES (chickens, ducks, geese).

Table listing prices for LÉGUMES (potatoes, onions) and GIBIERS (game birds).

Table listing prices for VIANDES (beef, pork, lamb) and DIVERS (syrup, honey).

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock including beef, pork, and sheep.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique.—\$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.—COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc.—PRATIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver.—VACANCES: en janvier et février.

JOS. GAUDET, Ptre, Directeur. J. J. MARSAN, éor, M. C. A., Professeur et gérant.

PROVERBES

"Acidité de l'estomac, mauvaise haleine, indigestion et maux de tête facilement guéries par les Amers de Houblon." "Etudiez les livres qui traitent des Amers de Houblon, suivez les prescriptions, soyez sages, bien portant et heureux."

En vente chez tous les pharmaciens

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST Vendue chez tous les Epicier respectables.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., No. 10, RUE SPRUCE, où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de

BOTANIQUE

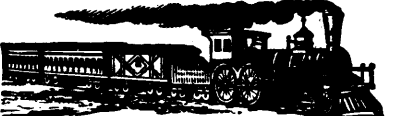
"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Boston de Rosa, ou 25 Devises Florales avec n° 10 etc.—Cie. de Cartes NASSAU, Nassau, N.Y.

FER BRAVAIS. Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSÉ BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

Table showing train schedules with columns for MIXTE, MAILLE, and EXPRESS, listing departure and arrival times for various routes.

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard. Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année: 20 locomotives, 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin.



Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Soumissions pour matériel roulant

Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain.

AVIS! The Scientific Canadian

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

THE SCIENTIFIC CANADIAN. Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD. Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY. l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, on Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTRO-TYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.